

# Jean MABIRE



Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDH  
15 route de Breuille, 17330 Bérmy Saint Martin - <http://www.jean-mabire.com> - EDH 2010 ©



45



Jean Mabire - Causerie n°1

**Charlotte Corday**



Jean Mabire - Causerie n°2

**Pierre Corneille**



Jean Mabire - Causerie n°3

**Jules Barbey d'Aurevilly**



ISSN 2110-7599  
France : 5 €





## Jean Mabire, 10 ans déjà !...



Photo de couverture :  
Jean Mabire, 30 ans dans les Aurès...

Dès le début de cette année 2016 nous avons pu constater que le souvenir de notre ami Jean Mabire est resté vivace, très présent dans la mémoire de bons nombres de ses amis et lecteurs. Pour le dixième anniversaire de sa disparition beaucoup ont manifesté avec spontanéité des gestes de sympathie, ont partagé des messages afin de rappeler à ceux qui l'avaient éventuellement oublié que Maït'Jean est toujours présent dans nos cœurs malgré les dix années passées sans lui. Cela démontre encore une fois qu'il a marqué les esprits à la fois par sa personnalité et par ses écrits.

Avec ce numéro l'Association des Amis de Jean Mabire lui rend hommage. Tout d'abord, et je dirais assez logiquement, nous lui laissons la parole dans ce bulletin en vous proposant, une fois n'est pas coutume, **trois textes inédits**. Il s'agit de la retranscription de causeries qu'il tint en août 1994 à l'occasion d'une Haute Ecole Populaire des Oiseaux Migrateurs en Normandie, précisément à Saint-Gervais-du-Perron dans l'Orne, où le fil rouge était l'évocation de figures normandes qui lui tenaient à cœur. On retrouve la courageuse Charlotte Corday, le dramaturge Pierre Corneille et le romancier Barbey d'Aurevilly.

Et comme ce bulletin se doit de ne pas être comme les autres, vous y retrouverez également les témoignages collectés par le biais de la page Facebook « **Fans de Jean Mabire** » qu'anime Virginie depuis les lointaines terres du Nord chères à Jean. L'idée en est simple : demander à « ses fans » d'évoquer leur rencontre avec lui, qu'elle le fut par l'intermédiaire d'un ou plusieurs de ses livres ou par l'anecdote d'un moment partagé avec lui. Ce sont donc des « plumes » moins connues, moins coutumières de nos pages qui s'offrent à nous avec beaucoup de simplicité et de spontanéité. Là encore, nous découvrons, mais en fait nous ne sommes pas du tout surpris, que de jeunes lecteurs ont rencontré Maït'Jean uniquement par ses écrits et pour certains après sa disparition. Quelle belle consécration pour l'éveilleur Jean Mabire qui continue son œuvre de façon posthume ?

Quant à l'hommage sur le terrain, l'AAJM vous propose au mois de mai, en souvenir des « champs de mai » que nous avons de nombreuses fois organisés sous son initiative, **un rassemblement de ses amis sur le thème des vikings**. Les détails de la journée du 28 mai sont dans ces pages (*et vous avez déjà tous reçus depuis plusieurs semaines l'invitation par courrier ou par mail*). Le mois de mai reste aussi le mois de **la traditionnelle marche à Jean Mabire** qu'Erik a initiée depuis dix ans maintenant. Rendez-vous **le 8 mai** pour honorer notre ami commun sac au dos comme il aimait souvent se retrouver aussi, seul ou avec ses amis.

Après avoir dévoré ces pages, rendez-vous en terres normandes pour rendre hommage comme il se doit à Jean Mabire, l'éveilleur des consciences, l'infatigable chantre des patries charnelles, l'ami loyal, sincère et dévoué.

Benoît Decelle

### Adhrez !

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

☐ Adhésion simple (ou couple) 20 €

☐ Adhésion de soutien 30 € et plus  
Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_

Tel. \_\_\_\_\_

Fax. \_\_\_\_\_

Courriel : \_\_\_\_\_

@ \_\_\_\_\_

Profession : \_\_\_\_\_

Les Amis de Jean Mabire  
15 rte de Breuilles.  
17330 Bernay Saint Martin

• **PS** : comme nous ne pouvons sortir que 2 bulletins par an, vous trouverez aussi le compte rendu de notre assemblée générale qui s'est tenue en fin d'année dernière.



# Charlotte Corday

## « Une causerie de Maître Jean »

### I- Une figure emblématique.

Aucun peuple ne saurait se passer de héros. Parmi de telles figures emblématiques surgit le personnage de la *"vierge guerrière"*, qui unit pureté et violence. Les Français ont ainsi exalté le personnage de Jeanne d'Arc. Elle a pris valeur de symbole, mêlant une double tradition, à la fois religieuse et patriotique.

Pour les Normands, Charlotte Corday joue un tel rôle. Au-delà du geste historique, elle a donné naissance à un véritable mythe. Le deuxième centenaire de la Révolution, au lieu de l'estomper, l'a au contraire mise en valeur – on pourrait presque dire *"sacralisée"*.

Ainsi naît une imagerie en noir et blanc, sans aucune nuance. Noir : Marat le révolutionnaire. Blanche : Charlotte la justicière. Son geste focalise la lutte à mort de deux attitudes, on pourrait dire de deux conceptions du monde.

Il faut d'abord dissiper une double légende : Charlotte Corday, parce qu'elle a assassiné un révolutionnaire quasi emblématique, passe dans l'imagination populaire, pour une héroïne à la fois royaliste et catholique, une *"chouanne"*, d'autant qu'elle appartient à l'aristocratie. Elle fut en réalité républicaine et agnostique (on pourrait même dire *"païenne"*).



Charlotte Corday par Paul Jacques Baudry

lotte Marie-Anne de Corday d'Armont (1768-1793).

### II- Ses origines, sa jeunesse.

On la présente souvent comme une lointaine nièce du dramaturge Pierre Corneille. En réalité – et cela est parfaitement démontré aujourd'hui –, elle est sa descendante en ligne directe. L'historien d'origine vendéenne Jean Epois, très attaché à la Normandie, a établi d'une manière irréfutable sa généalogie :

- Pierre Corneille (1606-1684) épouse Marie de Lempérière.
- Ils ont six enfants, dont Marie Corneille, qui épouse (en secondes noces) Jacques de Farcy.
- Leur fille cadette, Françoise de Farcy, épouse Adrien de Corday (1667-1704).
- Ils ont un seul enfant : Jacques Adrien de Corday de Cauvigny (1703-1795) qui épouse Marie de Belleau de la Motte.
- Ils ont huit enfants, dont Jacques-François de Corday d'Armont (1737-1798) qui épouse Charlotte Gauthier de Ménival.
- Ils ont six enfants, dont Char-



Notre héroïne est donc arrière-arrière-arrière-petite-fille, en ligne directe, du grand écrivain normand.

A noter, dès maintenant, dans cette généalogie simplifiée, que sont morts après elle son père (en 1798) et même son grand-père (en 1795 – il était alors âgé de 92 ans).

Ce nom de Corday est cité dans les annales de Normandie dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, où apparaît un Robert de Corday, une dizaine d'années après la conquête de l'Angleterre par le duc Guillaume. Il tient alors un petit fief de la paroisse de Marçay, près de Vire. Son blason est *"d'azur à trois chevrons brisés d'or"*. La devise (latine) *"Corde et ore"* (par le cœur et par la bouche).

La famille Corday est authentiquement noble, mais d'une petite noblesse rurale. Les Corday sont des hobereaux – au sens lavarendien.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la famille est marquée par une indéniable impécuniosité. Jacques-François de Corday d'Armont, le futur père de Charlotte, a choisi





la carrière militaire – où nombreux sont les nobles sans grande fortune. Il sert comme enseigne, puis comme lieutenant, au régiment de La Fère, qui tient garnison dans diverses villes du Midi de la France. Il quitte l'armée en 1764, faute de pouvoir acheter une compagnie. Dépouillé de tout patrimoine, en raison du droit d'aînesse, il a végété pendant neuf ans dans les armées du roi. Il en garde une indéniable amertume. En 1765, peu après son mariage avec Charlotte Marie Gauthier de Ménival et la naissance de leur fils aîné Alexis, il s'installe à la ferme du Ronceray, sur la paroisse de Saint-Saturnin-des-Lignerles, dans le diocèse de Sées (actuel département de l'Orne).

Le Ronceray est une assez pauvre demeure. Une porte et trois fenêtres au rez-de-chaussée. Trois lucarnes à l'étage. Un verger d'une cinquantaine de pommiers. Deux vaches qui donnent du lait et du beurre. Un porc. Quelques volailles. La chasse seule améliore l'ordinaire du ménage où vont naître six enfants. Une seule servante, Fanchon Marjot, dite La Marjotte, entrée à seize ans au service des parents de Charlotte. Elle y passera plus d'un demi-siècle, montrant une totale fidélité.

Jacques-François de Corday s'entend mal avec sa belle-famille. Il est impécunieux et aigri. Vieux avant l'âge. Il se montre impressionné par les idées nouvelles – celles du *Siècle des Lumières* et de l'*Encyclopédie*.

Charlotte, dont le second prénom est Marie-Anne (prénom très à la mode et qui explique le succès "*révolutionnaire*" de Marianne) naît le 27 juillet 1768, à la ferme du Ronceray. Elle est baptisée à l'église de Saint-Saturnin-des-Lignerles. Son enfance va se dérouler entre sa maison natale, cette toute petite chaumière, et "le manoir de Cauvigny", ou logis des Corday, qui se trouve au Mesnil-Imbert, et qui est la demeure de ses grands-parents paternels. Ce n'est certes pas un château comme on pourrait l'imaginer, mais un assez modeste manoir. Il se

trouve à la limite des départements actuels de l'Orne et du Calvados, non loin de la route de Livarot à Trun.

Charlotte a un frère aîné, Alexis (qui servira comme émigré au régiment Royal-Bourbon à Barcelone), et un frère cadet, Charles-François (lui aussi émigré et qui sera fusillé à Quiberon en 1795). Elle a aussi une sœur aînée, Jacqueline, et une sœur cadette, Éléonore (auxquelles s'ajoute une sœur mort-née). Charlotte devient de fait l'aînée de la famille après la mort, à sept ans, de sa sœur Jacqueline, et le départ, à dix ans, de son frère Alexis pour l'école militaire de Beaumont-en-Auge (il y a une dizaine d'écoles militaires de ce genre, dont Sorèze et Brienne, où étudiera le jeune Bonaparte).

Vers 1780, quand Charlotte a douze ans, sa famille quitte le Ronceray pour s'installer à Caen, rue Basse, près de l'église Saint-Gilles.

En 1782, sa mère meurt en couche. Charlotte a alors quatorze ans. La famille est fortement perturbée par ce décès et Charlotte a la responsabilité des plus jeunes. Son père quitte Caen pour s'installer un certain temps à Viques, où son frère aîné est curé.

Charlotte sera placée – en tant que fille de la noblesse impécunieuse – au couvent de La Trinité de l'Abbaye-aux-Dames (dont la première pierre fut posée en 1064, et dont la dédicace fut effectuée en 1067 en présence de la duchesse-reine Mathilde ; cet édifice, contemporain de l'Abbaye-aux-Hommes, constituait un des hauts-lieux de la Normandie à l'époque de la Conquête de l'Angleterre). Quand Charlotte est admise à l'abbaye, la mère abbesse est Mère Cécile de Belsunce, et son adjointe Madame de Pontécoulant (qui lui succédera et sera la dernière abbesse du couvent).

Charlotte a donc quatorze ans. Elle a un caractère très marqué et se distingue par son esprit d'indépendance, de fierté, d'obstination,



Maison natale de Charlotte Corday à Ronceray (61)  
photo de Gabriel Bretocq



beaucoup plus que par sa piété, même si elle suit régulièrement les offices obligatoires. Ce n'est pas une enfant commode.

Un témoin de sa jeunesse raconte :

*"Elle résistait, elle avait des convictions et les défendait, même contre un curé, un confesseur et elle les aurait aussi bien défendues contre un évêque. Cela n'empêchait pas qu'elle n'allât à confesse et qu'elle ne fît ses Pâques régulièrement, comme tout le monde. Seulement, elle avait plus de force et d'indépendance que les autres jeunes filles de son âge. L'abbesse, elle-même, en était effrayée."*

C'était au fond une fille de la campagne, élevée à la dure dans une petite ferme.

Charlotte Corday mesurait environ 1 m 67, ce qui est une bonne taille pour une femme de l'époque. Elle avait les cheveux châtons. Sa taille était parfaitement prise, un peu forte cependant. Le visage ovale, elle avait de beaux traits, quoi que peu fins. Elle avait les yeux gris-bleu, de beaux yeux et de la vivacité dans certains regards. Un défaut cependant : elle avait très souvent la tête penchée sur la poitrine, comme pour réfléchir. La peau de son visage, blanche et fraîche, pouvait trahir ses sentiments par certaines rougeurs. Le menton était un peu proéminent et *"fourchu"* (c'est-à-dire avec une fossette). Le nez droit et bien fait.

### III- Une âme républicaine et spartiate.

En juillet 1789, Charlotte va avoir vingt-et-un ans.

Après sa scolarité à l'abbaye de La Trinité, elle est restée dans cette institution comme chargée de l'intendance. Elle est dévouée à la mère supérieure et aux sœurs, mais elle marque un vif penchant pour les idées nouvelles. C'est l'époque du triptyque : *le roi, la nation, la loi*.

D'où lui vient cette attitude ? Sans doute de l'influence du caractère revendicatif de son père. Mais aussi de ses lectures. Les philosophes, à commencer par Rousseau. Et puis les idées révolutionnaires sont dans *"l'air du temps"* et beaucoup d'esprits généreux peuvent s'en éprendre.

Il y a cependant, chez cette jeune aristocrate, une certaine rupture avec son milieu d'origine. Elle se forme et elle se forge une âme républicaine – disons spartiate. On sent l'influence de l'antiquité gréco-latine, de la Rome antique, omniprésente avec ses exemples héroïques (n'en était-il déjà pas ainsi au temps du grand Corneille ?).

Charlotte dira un jour une phrase qui en dit long : *"J'étais déjà républicaine bien avant la Révolution"*. À vingt ans, alors que Louis XVI règne encore avec toutes les prérogatives de la souveraineté, elle écrit en évoquant ce qui est pour elle l'État idéal :

*"O grande république ! Sublimes dévouements, actions héroïques. Vous n'êtes plus de notre époque ! Les Français ne sont pas assez*

*purs, assez généreux pour te comprendre et te réaliser. République des géants de l'Antiquité, tu as besoin de puiser dans ton passé national les traditions du beau, du grand, du vrai, du noble."*

### IV- Des premières désillusions à la haine de Marat.

Dans un même mouvement, elle va à la fois s'enthousiasmer pour les événements qui se déroulent dans le royaume et s'indigner des exactions commises par certains qui se disent *"patriotes"* et chez lesquels elle ne retrouve pas les vertus *"à la romaine"* qui l'ont enthousiasmée.

La Révolution, elle va la vivre à Caen, dans une ville de province, où l'agitation parisienne est quelque peu amortie, par la distance et aussi par le tempérament normand – où la prudence et la sagesse ont leur part, et aussi la tolérance et la modération.

Un des événements les plus tragiques est le massacre du jeune Denis Joseph Henri de Belsunce, major en second du régiment Bourbon-Infanterie de Rouen, en garnison à Caen. Il avait vingt-quatre ans et était le neveu de l'ancienne abbesse de l'abbaye de La Trinité. Le 17 août 1789, il est tué, décapité, dépecé et en partie dévoré par les émeutiers !

Charlotte Corday va faire, peu après, la connaissance de Bougon-Longrais, futur procureur général et syndic du département du Calvados. C'est un jeune républicain modéré, dont elle apprécie la compagnie et qui sera pour elle un ami dont les idées la marqueront beaucoup.

À la fin du mois de mars 1791, les religieuses sont expulsées de l'Abbaye-aux-Dames, ce qui ne peut que scandaliser Charlotte qui connaît leur dévouement à leurs élèves.

Les événements se succèdent, subissant une sorte d'accélération dramatique :

- Juin 1791 : fuite du roi, arrestation à Varennes.
- Octobre : ouverture de l'assemblée législative.
- Novembre : décrets contre les prêtres réfractaires et les émigrés.

À Caen, il y a un incident après la messe célébrée par un prêtre insermenté : bagarres, arrestations, émigration des uns, clandestinité des autres.

Charlotte regarde ces événements d'un œil assez froid, glacial même. Elle semble se tenir en dehors des *"émotions"*.

L'année 1792 voit redoubler la crise à Paris. Journée sanglante du 10 août. Incarcération de la famille royale au Temple. Massacre de Septembre. À Caen, Bayeux, l'ancien secrétaire du ministre Necker, est assassiné. 21 septembre 1792 : proclamation de la République. Le massacre des suspects est considéré comme *"un moyen nécessaire de Salut Public"*. Cela est im-





primé dans quel journal ? Dans *L'Ami du Peuple*. Signé par qui ? Un certain Marat.

L'exécution du roi, le 21 janvier 1793 et l'échec du mouvement "*girondin*" vont profondément impressionner Charlotte Corday. Sur qui va-t-elle focaliser sa haine ? Sur ce Marat.

## V- Son antithèse : Marat, idéologue cosmopolite.

Le plus récent biographe de Marat, Olivier Coquart, évoque sa jeunesse sous un titre fort explicite : la formation d'un citoyen du monde.

On peut considérer "*l'affaire Corday-Marat*" comme le résultat d'une incompatibilité fondamentale – existentielle – entre une idéologue enracinée et un idéologue cosmopolite.

Quand naît Charlotte Corday, en 1768, Jean-Paul Marat a vingt-cinq ans. Il est né à Genève, le 24 mai 1743. Son père venait de la principauté de Neuchâtel, ce qui en fait un citoyen prussien. Ce père est originaire de Cagliari en Sardaigne. Il semble avoir été catholique et non point, comme l'ont prétendu certains historiens, israélite converti. Il est d'ailleurs prêtre. Son épouse est la fille d'un réfugié protestant du Languedoc. Jean-Paul a deux frères et deux sœurs.

De bonnes études lui donnent la maîtrise parfaite du français, de l'anglais, de l'espagnol et de l'allemand. Il se distingue très vite par son orgueil et son ambition. Est-ce chez lui un moyen de surmonter le handicap d'un physique déplaisant – ce qui ne l'empêche pas de séduire... – ?

Comment l'ont dépeint ses contemporains, même les plus favorables à ses idées et à sa personne ?

Fabre d'Églantine trace son portrait :

*"Marat était de la plus petite stature. À peine avait-il cinq pieds de haut. Il était néanmoins taillé en force, sans être ni gros, ni gras ; il avait les épaules et l'estomac larges, le ventre mince, les cuisses courtes et écartées, les jambes cambrées, les bras forts et il les agitait avec vigueur et grâce. Sur un col assez court, il portait une tête d'un caractère très prononcé ; il avait le visage large et osseux, le nez aquilin, épaté et même écrasé ; le dessous du nez proéminent et avancé. La bouche moyenne et souvent crispée dans l'un des coins par une contraction fréquente ; les lèvres minces, le front grand, les yeux couleur gris-jaune, spirituels, vifs et perçants, sereins, naturellement doux et même gracieux ; le sourcil rare, le teint plombé et même flétri, la barbe noire, les cheveux bruns et négligés."*

Un autre témoin (député du Puy-de-Dôme) :

*"Marat était de courte stature. La couleur noire-jaune de son teint et son nez fortement recourbé annonçait à la fois un tempérament atrabilaire et colérique ; une des pommettes de ses joues était plus élevée que l'autre, ses yeux, par conséquent, ne se trouvaient pas sur la même ligne horizontale."*

Marat (Mara, en réalité, sans le *t* final) commence une vie d'errant qu'il va poursuivre de 1762 à 1789 (soit pendant un quart de siècle) dont onze ans à Londres. Faux médecin, idéologue de pacotille, séducteur invétéré, agitateur révolutionnaire, mais authentique franc-maçon et assez habile escroc, il quitte Londres pour Amsterdam, puis pour Paris, où il arrive, à trente-quatre ans, en 1777, se présentant comme "*médecin anglais*". Il ne tarde pas à se faire une réputation de guérisseur, s'intéressant aux effets de l'électricité – ce qui incitera certains à le considérer comme un précurseur de l'électrochoc.

C'est un violent rentré. Il n'hésite pas à écrire cette phrase terrible : "**Je voudrais que tout le genre humain fut dans une bombe à laquelle je mettrais le feu pour la faire sauter**". Autodidacte persuadé de sa valeur, c'est une sorte de raté, qui va passer de la médecine charlatanesque à la polémique révolutionnaire.

Fort marginal au début de la Révolution, il lance en septembre 1789, un journal, qu'il nomme *L'Ami du Peuple*. On devrait plutôt dire "*de la Populace*", tant son ton est violent et ordurier. Son action passe par ses écrits. À part une mystérieuse escapade à Londres en 1790, il est, avant tout, un homme de plume, multipliant les appels au meurtre. Il crie à la mort, inlassablement, fixant même à 100 000 le nombre de têtes qu'il faut faire tomber – avec toujours cette prétention pseudo-scientifique du chiffre exact.

De l'été 1792 à l'été 1793, il va vivre une dernière année fort tumultueuse. Élu député à Paris à la Convention, il change le titre de son journal qui devient : *Journal de la République Française* (sic). Il siège bien entendu sur les bancs de la Montagne. Il se heurte violemment avec les "*Girondins*" (appellation d'ailleurs postérieure à la Révolution qui les nomme plutôt "*fédéralistes*"). Ceux-ci le considèrent comme un personnage particulièrement répugnant. Ce n'est pas un adversaire. C'est un ennemi. Une lutte à mort s'engage.

Ces "*Girondins*" ont l'idée d'une république fédérative (alors que Danton a fait proclamer comme article premier de la Constitution : "*La République est une et indivisible*"). Il s'agit, pour eux, de diminuer le pouvoir de la capitale, alors aux mains des plus extrémistes, de s'appuyer sur les assemblées locales et d'instituer un véritable fédéralisme contre la centralisation prônée par les "*Jacobins*".

Marat va se heurter avec une rare violence sur sa droite aux "*Girondins*" et sur sa gauche aux "*Enragés*", menés par Babeuf, qui constituent en quelque sorte des "*pré-communistes*". Marat a fixé, une fois pour toutes, sa méthode : "**C'est par la violence qu'on doit établir la liberté**". Sa politique du tout ou rien incite ses adversaires à le décréter d'accusation. Le vote tranchera. Marat est acquitté. Mais il a senti le vent du boulet et médite une terrible vengeance.



Les “*Girondins*” sont à leur tour menacés. De très nombreux députés de cette mouvance se réfugient alors à Caen, où ils pensent trouver des appuis. La Normandie reste modérée. Elle n’est ni ultra-républicaine, ni ultra-royaliste. Elle reste prudente et, pourrait-on dire aujourd’hui, attentiste. Si le roi y conserve des partisans et des fidèles, ils sont très isolés. La chouannerie normande reste un phénomène marginal et surtout méridional – qui ne touche guère la Normandie nordique (Cotentin, Bessin, Auge, Roumois, Pays de Caux). Elle ne dépassera guère par la suite le triangle Avranches/Vire/Alençon. Cet isolement géographique et sentimental des chouans de Frotté et de sa tentative – tardive – d’armée catholique et royale ne les rend que plus héroïques dans leur solitude et leur peu d’espoir de vaincre.

En 1793, l’opposition à la Révolution est d’abord le fait de républicains provinciaux qui se sentent brimés par le poids que font peser les agitateurs parisiens sur la Convention. Au début du mois de juin 1793, se réfugient ainsi des hommes comme Buzot, Barbaroux, Kervélégan, Louvet, Pétion. La plupart sont des “*horzains*”, sauf Buzot, un des rares Normands. Ils se répandent en propos acerbes contre Danton, Robespierre et surtout Marat. C’est celui-ci qui focalise toutes les peurs et toutes les haines des “*Girondins*”, que leur opposition à la Montagne peut faire passer pour des modérés. Ce sont d’abord et avant tout des rhéteurs, des bavards, de beaux parleurs et pas du tout des hommes d’action. Leur audace est dans leurs mots. Ils croient pouvoir soulever les provinces, à commencer par la Normandie, contre Paris, et choisissant même la ville de Bourges comme futur point central d’un État fédéraliste, capable

de résister à la trop parisienne Convention. Incontestablement, ils ont un projet politique. Leur vision de la République, basée sur la décentralisation et la responsabilité, aurait de quoi séduire les départements. Néanmoins, s’ils ont des idées, ils n’ont guère de troupes. La seule force qu’ils parviennent à réunir est une “*armée*” de moins de 2 500 hommes, Bretons et surtout Normands – de la Normandie occidentale, celle que l’on nomme “*Basse*”. À sa tête un général, qui est surtout un aventurier : Wimpfen.

Charlotte participe à quelques-uns de leurs conciliabules. Elle se sent idéologiquement très près d’eux : républicaine, certes, mais avec une idée d’enracinement, d’ordre, de justice, de respect des traditions. Elle est peu cléricale. Indifférente plus qu’hostile à la religion. Elle est “*patriote*” à sa manière et croit que la page de la monarchie est tournée, même si le supplice du roi l’a émue.

Dans les propos des fédéralistes, un nom revient sans cesse : Marat. Plus qu’un homme, c’est une sorte de symbole. Il a tant hurlé à la mort des autres qu’il s’est condamné lui-même à supporter le contrecoup de cette campagne de haine. La violence ne peut qu’appeler la violence. Le voici dans un engrenage implacable. Tôt ou tard, il sera broyé. Sa disparition ne serait-elle pas fondatrice d’un nouvel ordre des choses ?

Charlotte, après avoir assisté à la pitoyable parade de l’armée fédéraliste sur la prairie de Caen, décide alors d’agir par elle-même. Elle ne croit ni aux parlementaires ni aux militaires. Elle se persuade que le salut de la République – car c’est bien de la République, et non du Royaume, qu’il s’agit – peut venir d’un geste solitaire. Fondateur. Elle décide de frapper.

L’Assassinat de Marat par Jean Joseph Weerts







D'autres auraient peut-être confessé leur intention à quelque prêtre. Mais le fait religieux ne joue aucun rôle dans sa détermination. Elle ne fréquente ni les prêtres assermentés ni les insoumis, plus ou moins clandestins. Elle a décidé d'agir seule, sans aucun conseil. Elle a tout simplement décidé, selon sa formule, "**d'exterminer l'exterminateur**".

## VI- Une détermination froide et méticuleuse.

Charlotte prend la diligence de Paris le mardi 9 juillet 1793. Étape le soir à Lisieux. Le 10 juillet, trajet Lisieux-Evreux. Elle arrive à Paris au petit jour du jeudi 11 juillet. Elle prend une chambre rue des Vieux-Augustins, sur la rive droite. Elle découvre les rues de Paris. Tout un spectacle nouveau pour elle. Elle se sent plus que jamais provinciale au milieu de cette agitation.

Elle a fait le projet d'assassiner Marat sur son banc de député, mais elle apprend qu'il ne siège pas à la Convention. Il est malade et se soigne chez lui, en compagnie de sa maîtresse, Simone Evrard. Il souffre d'un eczéma généralisé, particulièrement envahissant et douloureux.

Charlotte essaye vainement de se faire recevoir à son domicile, 30, rue des Cordeliers. Éconduite, elle va passer une partie du 12 juillet à rédiger dans sa chambre d'hôtel une *Adresse aux Français*. Il y a chez elle beaucoup de courage et pas mal de littérature. Mais, n'est-ce pas de famille ?

Le samedi 13 juillet, fédéralistes et conventionnels, près de Pacy-sur-Eure, livrent cette ridicule "*bataille sans larmes*", où chacun des adversaires va s'enfuir de son côté, sans avoir combattu.

Ce même jour, Charlotte va accomplir le geste décisif, cet acte destiné à stigmatiser la lâcheté de tant d'hommes qui parlent sans agir. Elle, une jeune fille de vingt-cinq ans, elle ira jusqu'au bout. Parce qu'elle l'a librement décidé. Parce que c'est son destin.

Elle se rend au Palais Royal, où elle achète un couteau de cuisine, à manche de bois brun et à virole d'argent. La lame mesure moins de 14 cm, mais l'arme est très pointue. Elle quitte le Palais Royal vers 9 heures du matin. Aux environs de dix heures, elle est éconduite par la gardienne de l'immeuble où demeure "*l'ami du peuple*" :

— *Inutile de monter. Le citoyen Marat, malade, ne reçoit pas.*

Elle revient pourtant à onze heures et demi, réussit à monter l'escalier, mais se fait claquer la porte au nez par Simone Evrard, qui protège la tranquillité de son amant. Charlotte décide alors d'écrire une lettre à Marat pour solliciter une audience. L'après-midi se passe en attente. Elle en profite pour se faire coiffer dans sa chambre d'hôtel...

Un peu avant sept heures du soir, elle se

présente à nouveau rue des Cordeliers. Elle s'y est rendue avec un fiacre qui l'attend, en station devant l'immeuble. Elle essaye de nouveau de forcer la porte. Une discussion assez vive s'engage. Marat qui est alors dans sa baignoire – car son état de santé exige des bains prolongés –, entend des bruits de voix dans l'entrée. Il demande ce qui se passe. Le journaliste accepte de recevoir Charlotte qui lui propose de donner des informations sur la situation à Caen. Elle est enfin introduite. Marat est dans sa baignoire-sabot, torse nu, un peignoir sur les épaules, la tête entourée d'une sorte de madras qu'il porte jour et nuit. Il écrit à l'aide d'une planchette, posée en travers de la baignoire.

L'entretien va durer un quart d'heure. Charlotte lui donne quelques détails sur la "*conspiration girondine*" en Normandie. Elle se tient près de lui, assise sur une chaise.

— *Que se passe-t-il à Caen ?*

— *Dix-huit députés de la Convention s'y trouvent.*

— *Quels sont leurs noms ?*

Elle les lui dicte. Il les écrit, attentif à cette besogne.

Il grommelle :

— *C'est bien. Dans peu de jours, je les ferai tous guillotiner.*

Ce sera sa dernière phrase. Elle déclenche le geste de Charlotte. Elle se lève de sa chaise, tire le couteau hors de son fichu, où elle avait dissimulé l'arme dans sa gaine, sur sa poitrine. Elle frappe. Une seule fois. L'arme reste dans la plaie. Marat a l'aorte tranchée. Le sang jaillit. Il va mourir en quelques secondes.

## VII- Son jugement.

Charlotte est arrêtée par Simone Evrard et Laurent Bas, commissaire-livreur de journaux. Celui-ci assomme Charlotte avec une chaise. Puis la saisit par les seins pour l'empêcher de s'échapper. La jeune fille est garrottée avec l'aide des voisins appelés à grands cris.

On transporte le corps de Marat sur son lit. Un commissaire de police ne tarde pas à arriver et interroge la meurtrière sur place. Charlotte est ensuite conduite à la prison de l'Abbaye (aujourd'hui démolie, elle se trouvait entre l'église Saint-Germain-des-Prés et la Seine). Après diverses formalités, Charlotte n'est enfermée que vers deux heures du matin, dans la nuit du 13 au 14 juillet – qui tombe un dimanche (selon l'ancien calendrier).

Elle doit être jugée, selon la procédure de "*flagrant délit*", avec pour accusateur public, le célèbre – et redoutable – Fouquier-Tinville. La première question que se pose le tribunal révolutionnaire est de savoir si elle a agi seule ou si elle a bénéficié de complicités extérieures. Est-ce un geste isolé ? Est-ce un complot ?

Dans sa prison, elle a eu le loisir d'écrire. Notamment une très longue lettre au citoyen Barbaroux, un député d'origine marseillaise, qui est un des chefs des "*Girondins*" et qu'elle a





connu lors de son séjour à Caen. Elle explique son geste, sans l'ombre d'un regret :

— *“C’était une bête féroce, qui allait dévorer le reste de la France par le feu de la guerre civile”,* écrit-elle en parlant de Marat. Et elle ajoute aussitôt : *“Maintenant, vive la paix ! Grâce au ciel, il n’était pas français !”*

Elle a peu d'illusions sur le courage de ses concitoyens :

— *“Tout est égoïsme. Il est peu de vrais patriotes qui sachent mourir pour leur pays, tout est égoïsme, quel triste peuple pour fonder une République.”*

Interrogée le lundi 15 juillet toute une partie de la journée, Charlotte est transférée à la Conciergerie le mardi 16 juillet.

Pendant ce temps, les partisans de Marat célèbrent de grandioses funérailles, marquées par quelques incidents ridicules et macabres (un de ses bras pend hors de la litière où on le transporte). Un sectateur de “l’ami du peuple” s’exclame :

— *“Si Jésus fut un prophète, Marat est un dieu !”*

L’instruction du procès de Charlotte a lieu le 16 juillet et le procès lui-même est prévu pour le lendemain 17 juillet. Un mercredi. L’interrogatoire dure plus de deux heures. Le texte intégral, établi par un greffier, a été conservé. Les témoins sont interrogés par ailleurs. Là encore le texte de leurs dépositions a été conservé. Les dires des uns et des autres ne laissent place à aucune équivoque ni à aucune obscurité. Le geste de Charlotte Corday a été prémédité avec un rare sang-froid. On peut dire que c’est *“un crime politique parfait”*.

Rentrée dans sa cellule de la Conciergerie, Charlotte termine sa lettre à Barbaroux, où l’on peut lire notamment :

— *“C’est demain à huit heures que l’on me juge. Probablement à midi, j’aurais vécu pour parler le langage romain [l’orthographe très déficiente de Charlotte est ici rétablie]. On doit croire à la valeur des habitants du Calvados, puisque les femmes même de ce pays sont capables de fermeté. Au reste, j’ignore comment se passeront les derniers moments et c’est la fin qui couronne l’œuvre. Je n’ai pas besoin d’affecter d’insensibilité sur mon sort, car jusqu’à cet instant, je n’ai pas la moindre crainte de la mort. Je n’estimais jamais la vie que par l’utilité où elle devait être.”*

Le mercredi 17 juillet, à huit heures du matin, elle est introduite dans la grand-chambre de l’ancien parlement de Paris, où siège le Tribunal Révolutionnaire. Elle est la seule accusée de ce jour. Se mettent en place le président Montané, les juges, les douze jurés, l’accusateur public, le commis-greffier, les témoins.

Charlotte reconnaît sans hésiter le couteau et confirme :

— *“Oui, je suis venue à Paris uniquement pour tuer Marat.”*

L’accusateur réclame la mort. La défense (un avocat commis d’office) plaide *“l’exaltation*



Charlotte Corday, pastel de JJ Hauer quelques heures avant son exécution.

*du fanatisme politique”,* c’est-à-dire une sorte de folie... que contredit totalement l’attitude tranquille et responsable de Charlotte. La plaidoirie ne dure pas plus de cinquante secondes ! Le tribunal se retire pour délibérer. Il revient presque aussitôt. Charlotte Corday est condamnée à mort, bien que le président ait semblé admettre la thèse de la folie, en reconnaissant *“des intentions criminelles et préméditées”* mais sans préciser – ce qui aurait été essentiel – que ces intentions étaient *“contre-révolutionnaires”*. Charlotte doit être exécutée le jour même.

## VIII- Une fin courageuse.

Le citoyen Hauer, officier de la Garde Nationale, se rend dans sa cellule pour faire son portrait. Ce document, lui aussi, a été conservé. Le bourreau entre. Il coupe les cheveux de Charlotte et lui demande de revêtir la robe rouge des parricides (qui doit aussi être portée par les assassins d’un représentant du peuple). Charlotte refuse la visite d’un prêtre assermenté. Mais elle obtient le temps d’écrire un dernier billet concernant son avocat, qu’elle veut remercier.

Le bourreau Samson reçoit à six heures et demie du soir l’autorisation de prendre livraison de la condamnée. Elle sort de la Conciergerie par la Cour de Mai. La charrette l’attend. Elle s’y tiendra debout, les bras entravés dans le dos, s’appuyant de temps à autre contre le banc avec une de ses jambes, pour encaisser les cahots du sinistre véhicule sur les pavés parisiens.

Après une journée très chaude, à la lourde température de juillet, il tombe un orage, très violent. La pluie plaque sur son corps sa robe rouge. *“On aurait dit une statue, tant son visage*



était calme", écrira un témoin. Samson lui demande pendant le voyage :

— Vous trouvez que c'est bien long ?

— Bah, répond-elle. Nous sommes toujours sûrs d'arriver.

Cette répartie pleine d'humour est caractéristique de sa tournure d'esprit. C'est un courage souriant, qui évoque la fameuse saga de Ragnar Lodbrok, qui chante dans la fosse aux serpents : "Je meurs en souriant". Comme le bourreau s'efforce de lui cacher la guillotine en débouchant sur la place de la Révolution (aujourd'hui place de la Concorde), elle lui dit :

— J'ai bien le droit d'être curieuse. Je n'en ai jamais vue.

Elle monte seule, sans aucune aide, les marches de l'échafaud. On lui lie les pieds. On lui arrache le fichu qui couvrait sa gorge. On la sangle sur la planche. Elle bascule. On lui coince le cou dans la lunette. Le couperet tombe. Le sang de Charlotte Corday gicle. Marat est vengé.

### IX- Un meurtre politique exemplaire.

Un aide du bourreau saisit alors la tête, tranchée net, par les cheveux et lui donne de toutes ses forces un soufflet. Ce geste ignoble sera très sévèrement jugé par la foule qui hue l'inconscient.

Inconscient ou trop conscient. Ce révolutionnaire avait bien compris la portée du geste de Charlotte. Jamais meurtre politique n'aura été si exemplaire.

Ce ne sont pas tant deux idées qui s'affrontent dans cette affaire "Corday-Marat", mais à la fois deux personnages et deux conceptions du monde. L'enracinement et la tradition, d'un côté. Le cosmopolitisme et la révolution de l'autre.

Charlotte est aussi, elle est même d'abord, l'incarnation de la grandeur morale, de la vertu au sens antique. Son attitude est proprement cornélienne. Elle a dit, au cours de son interrogatoire par le Tribunal, le matin même de sa mort :

— J'ai tué un homme pour en sauver cent mille... J'étais républicaine bien avant la Révolution et je n'ai jamais manqué d'énergie...

Le juge lui demande alors :

— Qu'entendez-vous par énergie ?

— [L'attitude de] ceux qui mettent l'intérêt particulier de côté et savent se sacrifier pour leur patrie.

Charlotte Marie-Anne de Corday d'Armont allait avoir vingt-cinq ans dix jours plus tard.

Jean Mabire

## Des pas et des pages

**10 ans déjà** et, pour les plus assidus, quelques 250 kilomètres parcourus dans les pas de Jean Mabire, en faisant résonner sa prose dans les plus beaux sites de Normandie...

En cette année 2016 qui marque le dixième anniversaire de son départ, nous entendons donner un éclat particulier à nos manifestations annuelles. **La journée d'hommage qui aura lieu le dimanche 8 mai** dans un secteur très propice à l'évocation des influences de Maït Jean et des thématiques principales de son œuvre, s'inscrit dans cette démarche.



Gageons que tous les fidèles (et des nouveaux venus) auront à cœur d'être présents pour en faire un vrai succès. Rendez-vous donc dans le Coutançais le 8 mai !

Détails et inscriptions :  
[marchemaitjean@gmail.com](mailto:marchemaitjean@gmail.com)

"Dans ses pas nous marchons,  
Enthousiastes et fidèles  
À nos patries charnelles ;  
À la bouche, une chanson.  
Le merveilleux conteur, le déclencheur d'éveil,  
Chemine devant nous, souriant face au soleil."





# Le héros cornélien

## « Une causerie de Maître Jean »

### I- Introduction.

Nous bornerons l'étude du héros cornélien aux quatre tragédies principales de Corneille : le Cid (1636), Horace (1640), Cinna (1641) et Polyeucte (1641-1642). Si le héros cornélien a été l'archétype du héros pour des générations, c'est surtout à travers ces quatre pièces qu'il s'incarne avec force.

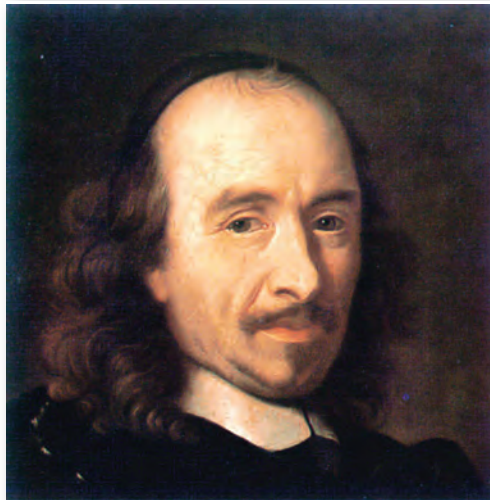
### II- La vie et l'œuvre de Corneille.

Corneille est l'anti-héros absolu, le contraire des personnages qu'il va créer.

Corneille naît à Rouen le 6 juin 1606, d'une vieille famille d'hommes de loi normands originaire du Pays de Caux. Il fait des études classiques chez les jésuites de Rouen. Sa scolarité est extrêmement brillante, il est diplômé à 17 ans, mais se montre absolument incapable d'envisager une vie professionnelle. On le pousse vers des études de droit : c'est la carrière familiale. Il va s'y ennuyer à périr. Il passe tout de même sa licence en droit. Il n'a aucune envie d'exercer une profession juridique. Cependant, ses parents lui conseillent de devenir avocat, il accepte. Sa première plaidoirie est un désastre absolu : pris de panique, il se met à bégayer, à bafouiller, et son client perd son procès. Sa médiocre prestation deviendra alors notoire à Rouen. Il est complètement découragé ; sa famille, tenant à sa bonne réputation en ville, le pousse à renoncer à plaider. On va lui acheter une charge de magistrat en espérant qu'au moins il n'aura pas trop souvent à ouvrir la bouche, et qu'il évitera ainsi d'autres désastres. Corneille s'en trouve probablement très mortifié. Il se replie complètement sur lui-même : on l'invite dans des dîners en ville, il n'y ouvre pas la bouche, les gens le trouvent ennuyeux à pleurer. Il tombe amoureux d'une jeune fille, Catherine Hue, qui le trouve aussi ennuyeux que les autres. Il se déclare, elle le repousse. Il est désespéré, il s'enferme chez lui, il est neurasthénique.

C'est alors qu'il se met à écrire. Et ce qu'il n'arrive pas à dire quand il parle, il l'exprime très bien avec une plume. Il écrit une comédie, *Mélite* ou les Fausses Lettres. C'est aussi drôle, aussi léger et spirituel que Corneille est ennuyeux, lourd et sans esprit. Bien entendu, il ne montre cette pièce à personne : il est assez mal vu qu'un fils de famille se livre à ce genre de divertissement.

Pourtant, arrive l'Été 1629 où la troupe du comédien Mondory – favori de la scène parisienne à l'époque – vient jouer à Rouen. Un



soir, Corneille sort discrètement de chez lui pour rencontrer Mondory. Il lui montre son manuscrit en tremblant, et lui dit : *« Monsieur, que pensez-vous de ça ? »*. Mondory ouvre le manuscrit. Ce n'est pas la première fois qu'un jeune homme vient lui apporter ces premières œuvres. Habituellement, c'est désastreux. Il feuillette, il s'assied, continue à lire, puis tout à coup est pris d'un fou rire irrésistible. Il lui dit : *« Jeune homme, c'est très bon. C'est si bon que j'ai l'intention de le monter à Paris cet hiver. »*. Corneille n'en revient pas. Mondory part avec son manuscrit sous le bras, monte la pièce à Paris, et lui écrit : *« Venez vite ! On vous attend. »*

C'était l'hiver 1629-1630, Corneille arrive à Paris, et, en huit jours, il est très célèbre : c'est un véritable triomphe. Il devient l'auteur comique à la mode, et il va le rester pendant plusieurs années. Et puis, en 1637 – il a trente ans –, il se lance dans un nouveau genre, la tragédie, c'est-à-dire l'intrigue dramatique au dénouement heureux, avec *le Cid*. Cette œuvre va lui poser un sérieux problème : il y manque à toutes les règles de la tragédie, la règle des trois unités n'est pas respectée ainsi que certaines règles de versification, et, surtout, il a choisi dans sa pièce un héros espagnol, alors que la France est à ce moment en guerre avec l'Espagne. Richelieu le prend très mal. Néanmoins, malgré toutes les mauvaises querelles que lui cherche Richelieu, Corneille a réussi à transcrire dans *le Cid* ce héros dans lequel se reconnaît non seulement toute sa génération mais aussi beaucoup de celles qui suivront.

Corneille continue à écrire. En 1638, il compose *Horace* où il démontre qu'il a bien assimilé ce qu'étaient les règles de la tragédie. En 1641, il crée *Cinna*, pièce d'actualité : la Haute-Normandie s'est révoltée contre le pouvoir royal,



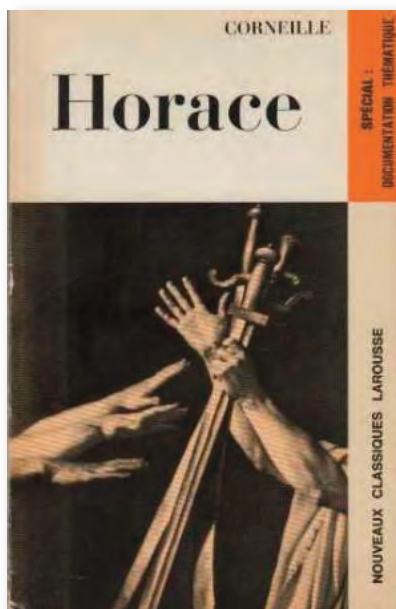
Richelieu a réprimé la révolte avec la plus grande violence, et, en évoquant la grâce d'Auguste, Corneille demande dans *Cinna* la grâce royale pour la Normandie. Viendront ensuite *Polyeucte*, puis d'autres pièces. Corneille prend de l'âge, il s'use. Ses pièces vont devenir de moins en moins drôles, de plus en plus proches de sa personnalité, il a de moins en moins de génie. La nouvelle génération boude ses créations, d'autant que c'est le moment où Racine fait son apparition. Et on va voir à quel

point Corneille n'a plus d'influence sur son temps lorsque, pour faire pièce à la tragédie la plus cornélienne de Racine, *Bérénice*, il donne *Tite et Bérénice* qui se révèle un échec complet.

### III- Le héros cornélien : un modèle pour des générations.

Que la fin de la vie de Corneille ne soit pas particulièrement brillante, que sa grande carrière n'ait duré finalement qu'une quinzaine d'années, ne doit occulter en aucun cas le prodige qu'il a réussi en créant, à travers ses personnages de tragédie, **un archétype du héros et de l'héroïne qui va influencer toutes les générations pratiquement jusqu'à nos jours.**

### IV- La race, la lignée, la noblesse.



Qui est le héros cornélien ? **Il est prédestiné par la naissance et par l'éducation : il est noble, et il est un héros parce qu'il est noble.** Dans maintes scènes du théâtre de Corneille, sont mis en scène des affranchis, des esclaves qui, bien entendu, à chaque fois ont le mauvais rôle et vont se comporter en traîtres, en lâches, en perfides. Et à chaque fois l'un des autres personnages dira d'une manière ou d'une autre :

*"Que fallait-il atten-*

*dre d'un esclave ou d'un ancien esclave ? L'affranchissement ne vous donne pas les qualités que vous avez en naissant libre."*

Donc, le héros de Corneille est l'héritier d'une race, d'une lignée, il est noble. Tout cela est héréditaire, et ne peut se conquérir par soi-même. Telle est la leçon extrêmement élitiste du théâtre de Corneille.

Pour illustrer ceci, la première scène du *Cid*, lorsque Chimène, par l'intermédiaire de sa confidente, fait savoir à Don Gormas, son père, qu'elle se demande si, entre ses deux prétendants, il une préférence quelconque. Son père dit :

*"Elle est dans le devoir,  
Tous deux sont dignes d'elle,  
Tous deux formés d'un sang noble, vaillant,  
fidèle,  
Jeune, mais qui font lire aisément dans  
leurs yeux  
L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.  
Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage  
Qui d'un homme de cœur ne soit la haute  
image,  
Et sort d'une maison si féconde en guerriers  
Qu'ils y prennent naissance au milieu des  
lauriers."*

La race, la lignée, la noblesse : voilà qui doit être le héros. On le verra encore dans *Polyeucte*, quand Pauline, amoureuse de Sévère, héros guerrier qui n'a ni fortune ni ancêtres, est obligée de renoncer à cet amour parce que son père n'a pas jugé Sévère digne d'elle.

Être né noble est une bonne chose, mais ce n'est pas fatalement le propre du héros, ce peut être celui de l'héroïne. C'est le cas dans *Cinna*, où Émilie est en fait le véritable héros **masculin** de l'affaire. Émilie a perdu son père tué sur l'ordre d'Auguste, lequel l'a adoptée et lui a servi de père depuis. Mais malgré les bienfaits dont l'empereur l'a comblée, Émilie ne considère pas qu'elle soit quitte vis-à-vis de ses devoirs familiaux :

*"Toute cette faveur ne me rend pas mon  
père ;  
Et de quelque façon que l'on me considère,  
Abondante en richesse, ou puissante en  
crédit,  
Je demeure toujours la fille d'un proscrit.  
Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu  
penses,  
D'une main odieuse ils tiennent lieu  
d'offense,  
Plus nous en prodiguons à qui nous peut  
haïr,  
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut  
trahir.  
Il m'en fait chaque jour, sans changer mon  
courage,  
Je suis ce que j'étais, et je puis davantage,  
Et des mêmes présents qu'il verse dans  
mes mains  
J'achète contre lui les esprits des Romains.  
Je recevrais de lui la place de Livie*





Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa  
vie.  
Pour qui venge son père il n'est point de  
forfait,  
Et c'est vendre son sang, que se rendre aux  
bienfaits."

## V- Des devoirs par naissance.

Donc, le héros cornélien est né noble, mais, si sa naissance lui donne des droits, elle lui confère d'abord des devoirs. Il ne faut pas déroger à sa naissance, il faut en demeurer digne par la vaillance et la fidélité. On connaît l'exclamation de Don Diègue, après le fameux échange :

- Rodrigue., as-tu du cœur ?  
- Tout autre que mon père l'éprouverait sur  
l'heure :  
- Je reconnais mon sang à ce noble  
courroux,  
Ma jeunesse revit en cette ardeur si  
prompte,  
Viens mon fils, viens mon sang, vient  
réparer ma honte,  
Viens me venger.

Aussi est-ce un type de réplique que l'on retrouve en bien d'autres endroits des pièces :

"Montre-toi digne fils d'un père tel que  
moi ;"

Et comme dans les stances solitaires de Rodrigue :

"Endurer que l'Espagne impute à ma  
mémoire  
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma  
maison,"

Enfin, la fameuse réplique de Rodrigue :  
"Je suis jeune, il est vrai,  
Mais aux âmes bien nées  
La valeur n'attend pas le nombre des  
années."

Et, plus loin, la réplique de Don Gormas :  
"Viens, tu fais ton devoir, et le fils  
dégénère  
Qui survit un moment à l'honneur de son  
père."

Il y a donc pour le héros cornélien la nécessité de rester à la hauteur de ce qu'il est. Ce sera le ressort de l'action dans la vengeance de Rodrigue dans le Cid, et dans Cinna à travers la tentative de vengeance d'Émilie.

## VI- La soumission de l'individu à la collectivité.

Toutefois, le héros ne s'accomplirait pas s'il n'était pas victime d'un événement, d'un malheur imprévu qui le fait passer du bonheur à la calamité. Le propre de la tragédie cornélienne est de commencer la pièce à un moment où ses

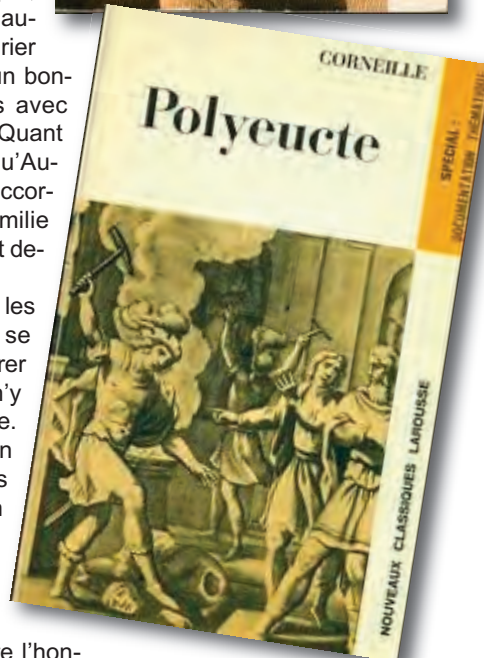
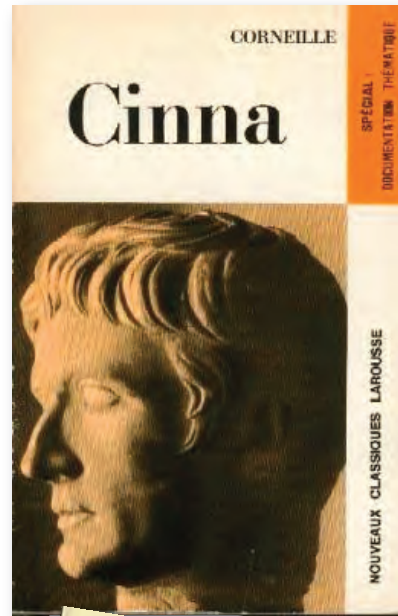
personnages vivent des heures propices, et de les plonger en une journée – selon la règle de l'unité de temps – dans une série de catastrophes qui se solderont souvent par leur mort. Ils passent ainsi de l'amour au drame. On se souvient qu'au début du Cid, Rodrigue vient de demander la main de Chimène, qu'il espère l'obtenir, qu'au début d'Horace, Camille espère voir finir la guerre et pouvoir enfin épouser Curiace, et que, dans Polyeucte, Pauline vient de se marier et qu'elle espère un bonheur sans nuages avec son jeune époux. Quant à Cinna, on sait qu'Auguste vient de lui accorder la main d'Émilie qu'il aime en secret depuis quatre ans.

Évidemment, si les héros cornéliens se contentaient de gérer leur bonheur, il n'y aurait pas d'intrigue. Il faut donc qu'un devoir impérieux les oblige à mettre en balance leur bonheur personnel. Ce devoir auquel ils ne peuvent se soustraire peut être l'honneur, la patrie, la guerre, ou la foi. **Le héros cornélien, c'est la soumission de l'individu à la collectivité.** Que cette collectivité soit la famille, la lignée, qu'elle soit la nation ou la cité. En aucun cas, le héros cornélien ne va se dérober à cette obligation qui lui est faite. Ce qu'exprime Curiace à plusieurs reprises :

"J'aime encore mon honneur en adorant  
Camille."  
"Je vous plains, je me plains ; mais il y faut  
aller."  
"Avant que d'être à vous je suis à mon  
pays."

## VII- Seul face à son sacrifice.

Cela n'entraîne pas que cette renonciation du héros cornélien, que sa soumission à la collectivité ne soient pas pour lui un déchirement. Sans cela, il n'y aurait pas de tragédie. Il y a obligatoirement sacrifice.









Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon  
père ;  
Et tu verrais mes pleurs couler pour son  
trépas,  
Qui le faisant périr, ne me vengerait pas.  
C'est une lâcheté que de remettre à  
d'autres  
Les intérêts publics qui s'attachent aux  
nôtres.  
Joignons à la douceur de venger nos  
parents  
La gloire qu'on remporte à punir les Tyrans,  
Et faisons publier par toute l'Italie,  
"La liberté de Rome est l'œuvre d'Émilie,  
[...]"

Il est très singulier que ce soit Émilie qui revendique ce titre de libératrice de Rome, quand bien même elle prétend en charger Cinna qui n'est que le bras de cette histoire. Qu'Émilie est le héros de la pièce, et non l'héroïne, on le constate encore lorsque Maxime, l'ami de Cinna, qui est en secret amoureux d'Émilie, va essayer de profiter de la conspiration malheureuse de Cinna pour lui voler sa fiancée, Émilie lui fait cette réflexion :

"Me connais-tu, Maxime, et sais-tu qui je suis ?",

puis,  
"Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre,  
Qu'il ne faut pas venger de peur de leur survivre.  
Quiconque après sa perte aspire à se sauver  
Est indigne du jour qu'il tâche à conserver."

Ce à quoi Maxime répond :

"Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous portent !  
O Dieux ! que de faiblesse en une âme si forte !  
Ce cœur si généreux rend si peu de combat,  
Et du premier revers la Fortune l'abat !  
Rappelez, rappelez cette vertu sublime,  
Ouvrez enfin les yeux, et connaissez  
Maxime,  
C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez,  
Le Ciel vous rend en lui l'Amant que vous perdez,  
Et puisque l'amitié n'en faisait plus qu'une âme,  
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme.  
Avec la même ardeur, il saura vous chérir,  
Que..."

Et Émilie l'interrompt alors :

"Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir !  
Tu prétends un peu trop, mais quoi que tu prétendes,  
Rends-toi digne du moins de ce tu demandes,



Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas,  
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas :

Fais que je porte envie à ta vertu parfaite,  
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette,  
Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur,  
Et mérite mes pleurs à défaut de mon cœur.  
Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse,  
Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa

Maîtresse ?

Apprends, apprend de moi quel en est le devoir,  
Et donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir."

Que ce soit vis-à-vis de Maxime ou vis-à-vis de Cinna, c'est toujours Émilie qui prend l'avantage. Émilie est le héros de la pièce.

## XI- Le faux héros.

La plupart des critiques analysent le héros cornélien comme le chantre de la volonté dominatrice, victorieuse des passions, le chantre d'une volonté qui bronzerait les cœurs et les âmes, jusqu'à les rendre inhumains. Il est vrai que Corneille fait l'apologie de la vertu, au sens latin du terme, c'est-à-dire ce qui est le propre de l'homme (virtus) : le courage et l'honneur. Mais on serait très loin de la vérité si l'on pensait que les héros de Corneille sont une galerie de brutes insensibles et d'imbéciles. On peut en faire la preuve a contrario à travers le personnage d'Horace ; personnage déshumanisé, et qui a une conception totalement fautive du patriotisme. On se souvient qu'Horace se montre satisfait du choix de Rome qui l'oppose à son



propre beau-frère, qui est en même temps le fiancé de sa sœur. Il a cette tirade assez effroyable :

*"Mais vouloir au Public immoler ce qu'on aime,  
S'attacher au combat contre un autre soi-même,  
Attaquer un parti qui prend pour défenseur  
Le frère d'une femme et l'Amant d'une sœur,  
Et, rompant tous ces nœuds s'armer pour la Patrie,  
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie,  
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous,  
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,  
Et peu d'hommes l'ont assez imprimée  
Pour oser aspirer à tant de Renommée."*

[Et pour trancher enfin ces discours superflus : ]

*Albe vous a nommé, je ne vous connais plus."*

Et Curiace lui répond :

*"Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue ;  
Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue,  
Comme notre malheur elle est au plus haut point,  
Souffrez que je l'admire, et ne l'imites point."*

Horace se comporte donc comme une brute, ce que chacun va s'empresse de lui dire, y compris le reste de l'armée qui tente de l'empêcher de se battre contre son beau-frère. Il va encore le montrer, lorsqu'il rentre chez lui. Il se présente devant sa femme Sabine dont il vient de tuer le frère, et lui dit :

*"Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue,  
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,  
Et ne m'accable point d'une indigne pitié."*

Et Sabine, de la même manière que son frère, va lui répondre :

*"Cherche pour t'imiter des âmes plus par faites.  
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,  
J'en ai les sentiments que je dois en avoir,  
Et je m'en prends au Sort plutôt qu'à ton devoir.  
Mais enfin je renonce à la vertu Romaine,  
Si pour la posséder je dois être inhumaine,  
Et ne plus voir en moi que la femme du vainqueur,  
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur."*

Corneille n'approuve pas l'attitude d'Horace. Il le montre tout au long de la pièce. Il le montre, d'abord moins maître de lui qu'il n'y paraît, puis que Camille réussit, par ses provocations, à obtenir ce qu'elle veut, c'est-à-dire se suicider. Mais en se suicidant, Camille, non seulement,

échappe à une vie qu'elle ne supporte plus, mais elle fait de son frère un sacrilège, ce qui, dans la mentalité romaine est ce qui peut arriver de pire. Horace est peut-être la force sur laquelle repose Rome, il est peut-être le guerrier invincible qui vient de sauver la ville, mais il est aussi un sacrilège. Au fond, les malédictions de Camille vont finir par se réaliser en lui. Une ville ou une puissance, fondée sur un fratricide ou un sacrilège, est condamnée tout ou tard à la catastrophe. Les prophéties de Camille se réaliseront, parce qu'Horace représente la force brute, et qu'une civilisation ne se fonde pas sur la force brute. Il est évident, tout au long de la pièce, que le véritable héros n'est pas Horace, mais Curiace. Curiace dont Brasillach, dans sa fameuse biographie de Corneille, dira : **"qu'il accepte de mourir parce qu'un homme ne refuse pas de mourir et ne se désolidarise pas d'avec sa nation"**, mais qui refuse de haïr.

Horace est un faux héros. Ce qui peut paraître plus iconoclaste est de penser qu'il y a d'autres faux héros dans le théâtre de Corneille. Ce sont les pères : outre le vieil Horace, Don Diègue, Don Gormas, Félix, le père de Pauline. Ces pères, par leur imbécillité, leur vanité impuissante, vont plonger leurs enfants dans les catastrophes. Don Diègue et Don Gormas, pour une offense qui, au fond, aurait pu s'effacer si tous les deux faisaient preuve d'un peu de bon sens, vont finir par provoquer une catastrophe. Le vieil Horace apprenant que son fils a fui devant les Curiace, préférerait sa mort. Quant à Félix qui a brisé le cœur de Pauline en la contraignant à renoncer à Sévère et à épouser Polyeucte, voyant Sévère devenu le favori de l'empereur et couvert de gloire, il n'a plus que l'ambition de se débarrasser de Polyeucte, gendre malencontreux, pour redonner sa fille à Sévère qu'il avait si sottement négligé un peu plus tôt.

## XII- Conclusion.

Le héros cornélien souffre, se révolte, mais triomphe. C'est tout l'intérêt de l'affaire. En aucun cas, il ne renonce à ce qu'il doit. Curiace répétera :

*"Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir,  
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,  
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance,  
Et puisque par ce choix Albe montre en effet  
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,  
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome,  
J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.  
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,  
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,  
Près d'épouser la sœur qu'il faut tuer le frère,*







# Barbey d'Aurevilly

## « Une causerie de Maître Jean »

### I- Ses origines.

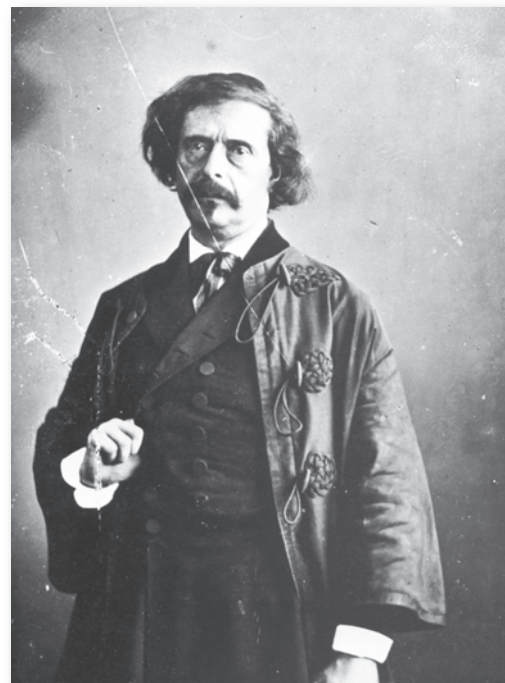
L'histoire de Jules Amédée Barbey d'Aurevilly commence, pour l'état civil, le 2 novembre 1808, à Saint-Sauveur-le-Vicomte. Mais, en réalité, on peut estimer qu'elle débute une cinquantaine d'années auparavant, lorsque la famille Barbey sort de l'ombre.

Jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Barbey ont été une honorable famille de petits notables du Cotentin, juristes, notaires, qui ont rassemblé une petite fortune. Ils ne sont pas très riches, mais ils ont un peu de bien. Et vers 1740, ils éprouvent une envie extrêmement fréquente dans la bourgeoisie de l'époque : celle de s'acheter ce qu'on appelle communément une **"savonnette à vilain"**, c'est-à-dire une charge anoblissante, qui, au bout de 20 ou 30 ans, leur permettra d'intégrer la noblesse. Un grand-oncle de Jules, Frédéric Barbey, va ainsi acheter un titre, et ajouter au patronyme familial celui de sa terre, **"d'Aurevilly"**, qui le fera appeler *Frédéric Barbey d'Aurevilly*.

Mais le seul ennui est que la noblesse des Barbey va devenir **"authentique"** à un moment où cela ne se fait plus du tout, où cela devient désavantageux, voire dangereux. Ils vont donc bien se garder de faire preuve publiquement du moindre sentiment politique qui pourrait aller contre le goût du jour. Dans quelques années, il n'y aura pas plus royaliste que la famille Barbey, mais, pour le moment, ils montrent profil bas. Ils restent d'une discrétion absolue. En 1793, l'armée vendéenne arrive jusqu'à Granville. Les Barbey ne se montrent pas. En 1795, Frotté revient d'exil, et la chouannerie normande dure jusqu'en 1800. Les Barbey ne se montrent toujours pas.

Le temps passe. Frotté est fusillé en février 1800, l'Empire s'installe peu à peu, les choses rentrent dans l'ordre ; il devient beaucoup moins dangereux d'être royaliste. C'est alors que les Barbey vont commencer à se manifester. On les voit un peu partout. Notamment dans les salons où se rassemblent les nostalgiques et les mécontents.

C'est dans l'un de ces salons que les parents de Jules Barbey font connaissance : Théophile Barbey, le neveu de Frédéric, rencontre une jeune fille qui s'appelle Ernestine Ango, dont la famille se prétend parente de Jean Ango, armateur dieppois contemporain de François I<sup>er</sup>, ce qui, peu plausible, reste à démontrer. Barbey lui-même sera persuadé qu'il descend de Jean Ango. Théophile Barbey et Ernestine Ango se marient. A l'Automne 1808, Madame Barbey attend un enfant. Cela n'a pas



l'air de la tracasser outre mesure, puisque, passionnée de whist, elle va aller y jouer chez l'oncle Frédéric, bien que son état devrait lui déconseiller de sortir. Elle n'aura pas le temps de rentrer chez elle. C'est ainsi que Barbey vient au monde dans la nuit du 2 novembre, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, place du Fruitier, chez son grand-oncle Frédéric. Il écrira plus tard pour parler de sa naissance le jour des morts : **"Je suis venu au monde un jour d'hiver sombre et glacé, le jour des soupirs et des larmes, que les morts dont il porte le nom ont marqué d'une prophétique poussière. J'ai toujours cru que ce jour étendrait une funeste influence sur ma vie et sur ma pensée."**

### II- Son enfance.

Barbey aura trois frères. Ce ne sera pas une chance pour lui, parce que ses frères sont des enfants beaucoup plus expansifs, beaucoup plus beaux, beaucoup plus gracieux que lui, ce que sa mère lui reprochera toute son enfance. Il en souffre d'autant plus qu'il idolâtre sa mère. Il mettra bien du temps à lui pardonner cette hargne, cette rancune qu'elle lui manifeste. En attendant, il grandit en solitaire, il s'isole de ses frères, avec lesquels d'ailleurs il ne s'entend pas très bien, de sa mère, qui ne l'aime pas. Il se réfugie auprès de son grand-oncle Frédéric, auprès de ses grands-parents, à Valognes, auprès d'adultes nettement plus âgés, chez lesquels il se montre très discret. Il écoute des





conversations de salon, ces gens qui racontent leurs souvenirs. Ce sont des personnages vieillissants avant l'âge, aigris, tristes. Ils ont traversé la Révolution, ils ont perdu leur fortune, leur famille, leurs amis, ils ont été exilés. Aussi Barbey va-t-il se trouver profondément marqué par cette ambiance qu'il restituera plus tard dans le Chevalier des Touches. Ces adultes qui ressassent leurs regrets et leur nostalgie sont royalistes et catholiques. Jules Amédée va très mal admettre cet héritage, peut-être justement parce que ces gens étaient tristes, sinistres, et qu'un enfant de 10-12 ans n'aime pas tellement cela. Il va donc rejeter, dès l'adolescence, les opinions familiales, tant religieuses que politiques.

### III- Son adolescence, ses études à Caen.

Il se conduit mal. Quoique sa mère lui répète sans arrêt qu'il est laid, qu'il n'a aucun charme, il plaît beaucoup aux petites bonnes. Et il en trousse tant que ça se met à jaser dans le voisinage. Puis, après les petites bonnes, il se tourne vers une jeune fille de bonne famille. Ce que ses parents considèrent d'un très mauvais œil : on le voit mal marié, à 17 ans, n'importe comment, avec n'importe qui. Et dès qu'il est bachelier en 1829, on l'expédie, sans plus tarder, préparer une licence de droit à Caen. Ainsi, on espère éviter les scandales dans la région. Jules, très mécontent, déclare sa préférence pour la carrière d'écrivain. Sa famille qui avait de grandes ambitions pour lui – les Barbey le voyaient déjà maréchal – est catastrophée. Ils avaient auparavant demandé au Roi de l'admettre dans une école militaire, en vain. Ayant abandonné l'idée de le voir poursuivre une carrière militaire, ils refusent qu'il soit écrivain : il y a des limites au déshonneur familial. Ils décident alors qu'il sera avocat, content ou pas.

A Caen, il se conduit encore plus mal qu'à Valognes et Saint-Sauveur. Il continue à chercher des aventures galantes, à déshonorer les jeunes filles de ses relations. Il va non seulement être un libertin, mais un libéral, ce qui est beaucoup plus grave aux yeux de sa famille. Il confesse des idées républicaines avancées, démocrates. Il emprunte de l'argent à un ami pour fonder un journal, *la Revue de Caen*, qui lui coûte très cher, et qui n'aura qu'un seul numéro parce que les finances de l'ami en question s'épuisent très vite. Ses parents sont pris d'une colère effroyable à la lecture de ce seul numéro.

Jules est licencié en droit en 1833. *La Revue de Caen* est en déconfiture. Il rentre à Valognes. Là, son père, outré par son comportement à Caen, lui annonce qu'il lui coupe les vivres tant qu'il ne sera pas revenu à de "meilleures" sentiments. Mais son grand-oncle Frédéric tient à lui assurer une pension, le considérant comme son héritier : Frédéric est célibataire, il n'a pas d'enfants, et Jules doit re-

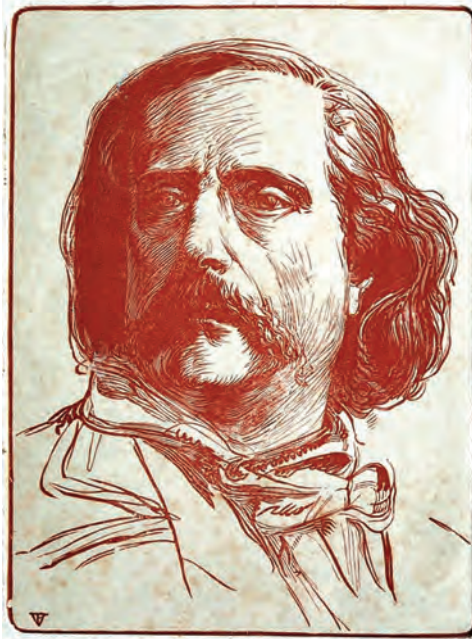
prendre le titre d'Aurevilly. Néanmoins, Jules refuse un titre de noblesse dont il considère le sens dépassé. Et il continue son existence de jeune révolté avec la petite pension que lui sert le grand-oncle Frédéric.

Dans l'intervalle, il s'est passé un événement malencontreux : les Barbey, qui s'étaient si peu compromis en 1793, ont trouvé utile de se compromettre en 1832. C'est-à-dire au moment où la duchesse de Berry a essayé de soulever l'Ouest en faveur de son fils, le duc de Bordeaux. L'aventure de la duchesse de Berry a mal tourné. Il y aura relativement peu de représailles, Louis-Philippe ne sera pas très sévère avec les révoltés. Mais les Barbey avaient avancé beaucoup d'argent à la duchesse, et ils ne le verront jamais. Ils ont alors tellement de dettes qu'il va falloir vendre les terres et les fermes familiales. Barbey comprend une chose affreuse pour lui : il va falloir qu'il gagne sa vie. Il pourrait, il a ses diplômes, être avocat. Mais, il ne veut pas en entendre parler.

### IV- Ses péripéties parisiennes.

Il va à Paris, avec l'intention de revenir à ses premières amours et d'écrire. Mais on n'entre pas comme ça dans la profession littéraire. Et le malheureux Jules va connaître de grands déboires. Des déboires d'autant plus grands qu'il se sent de moins en moins républicain, ce qui pourtant est à la mode dans ces années 1835-1840. Cela pourrait l'aider dans les journaux républicains. Mais non : il se sent devenir royaliste. Il le dira lui-même : **"La démocratie est la souveraineté de l'ignoble. On peut m'en croire, moi qui l'ai aimée, et dont l'amour a été tué par le dégoût."** C'est le genre de déclarations qui fait le plus mauvais effet dans la presse parisienne de l'époque. Il est évidemment rejeté par la presse républicaine. Il se tourne alors vers la presse légitimiste. On voit arriver ce grand jeune homme d'une trentaine d'années, dégingandé, avec un air bizarre. Il s'habille avec ostentation. Le peu d'argent qu'il possède, il le dilapide pour s'acheter des costumes invraisemblables, faire des élégances complètement folles. Il lui arrive parfois de s'habiller en berger du Cotentin. Il n'inspire que peu de confiance aux directeurs de journaux auxquels il s'adresse.

Il finit quand même par entrer dans un journal royaliste, où on ne le met pas à la porte, pour une fois. Il veut s'y occuper de la chronique politique. On lui laisse sa chance, on l'autorise à écrire un article politique. C'est un tel volcan que le rédacteur en chef voit déjà la police saisir les presses, condamner le journal, et le mettre lui en prison. Il interdit alors à Barbey de réécrire jamais un article politique, le trouvant trop dangereux. Il veut désormais qu'il se charge de la critique littéraire. Barbey tombe de haut. Il aura de la critique littéraire une conception assez spéciale. Il faudra voir comment à la fin de sa vie il parlera de Zola ou de Hugo pour



réaliser à quel point il n'a pas la critique littéraire pacifique.

En attendant, il est atrocement vexé et meurtri. Il s'est rendu compte que le journalisme, c'est la misère dorée, surtout quand on veut continuer à faire des élégances. Il va de porte en porte avec ses articles. Très vite, il comprend ce qui sera la plaie et la souffrance sa vie : **"J'ai tout ce qu'il faut pour tuer tout avancement et toute fortune : de la fierté et du talent."**

Mais il faut bien vivre. Commence pour Barbey une existence assez sinistre, dans des chambres miteuses à Paris, dont il ne sort que pour aller faire l'élégant sur les boulevards. Il fait l'élégant, mais il n'a rien mangé. De temps en temps, il arrive à se faire inviter chez des amis. Cela reste bien peu consistant. Ses journaux ne le payent pas suffisamment et il est obligé de se livrer à une espèce de prostitution en vendant sa plume ailleurs avec des pseudonymes. Il se lamentera : "Croyez-vous que le journalisme convienne à un pauvre grand seigneur comme moi ?".

## V- Les débuts d'un grand seigneur.

Il est devenu un grand seigneur dans l'intervalle. Et c'est là que Barbey commence à se métamorphoser. Dans la réalité, il y a Jules Amédée Barbey, pauvre diable de journaliste qui gagne sa vie comme il peut, plutôt mal que bien, qui tient un journal intime dans lequel on trouve des notes aussi désabusées que celles-là : **"19 août 1836. La journée d'hier s'est écoulée dans la vie matérielle jusqu'au cou"**. Cela veut dire qu'il a vu ses créanciers sonner à sa porte sans arrêt, qu'il n'avait pas d'argent pour les payer et qu'il est allé mendier chez ses rédacteurs en chef qui l'ont mis à la porte sans lui donner un sou.

Barbey sombre dans la neurasthénie. A la lecture de son journal, on réalise qu'il est accablé d'une foule de maux psychosomatiques : chaque fois qu'il est malade, il a des ennuis d'argent, et il est malade parce qu'il a des ennuis d'argent, parce qu'on l'a humilié. C'est atroce, il est horriblement malheureux, dégoûté par la lâcheté de ses journaux. C'est l'époque où il va lancer un trait célèbre qu'il reprendra jusque la fin de ses jours : **"Qu'y a-t-il de plus lâche et de plus stupide qu'un royaliste si ce n'est certains catholiques ?"**. Cela ne l'empêchera jamais tout en disant ce qu'il pense de son parti de rester toute sa vie le défenseur de ce royalisme et de ce catholicisme, qui le renieront plus souvent qu'à leur tour. Un défenseur dont La Varenne dira plus tard qu'**"il était resté fidèle à des idéaux qui ne triomphaient pas"**.

Si la vie quotidienne de l'infortuné Jules s'écoule **"dans le matériel jusqu'au cou"**, dans le matériel le plus abject, il faut bien que le grand seigneur, sa part d'Aurevilly... se venge quelque part. Il se venge en écrivant des romans. Depuis sa vingtième année, Barbey écrit des petites nouvelles, pour lesquelles il n'a pas trouvé d'éditeur, *le Cachet d'Onyx*, *Léa*. Elles sont assez scabreuses, elles n'ont pas plu. Maintenant, il ambitionne d'écrire de grands romans. Quel sera l'intérêt de l'œuvre littéraire de Barbey ? C'est d'abord qu'elle sera une œuvre régionaliste, peut-être la première œuvre régionaliste de notre histoire littéraire, et aussi qu'elle sera un véritable défi au XIXe siècle, ce siècle dont il dira : **"J'ai l'horreur, et même physique de la gravité du XIXe siècle, un pauvre siècle après tout, à échanger contre le premier venu"**. Ce que Léon Daudet appellera **"le stupide XIXe siècle"**.

## VI- Barbey Le Scandaleux.

Barbey va donc jeter à la face de cette civilisation et de ce monde bourgeois, dans ce qu'il a de plus horrible, des livres que tout le monde juge scandaleux. La gauche les juge scandaleux parce que ce sont des livres catholiques et royalistes. Et la droite les juge scandaleux parce que ce ne sont pas des livres enfermés dans les partis pris du royalisme de l'époque.

Il faut regarder un peu la production de Barbey à partir de 1850. En 1850, c'est *l'Ensorcelee*. L'histoire effroyable d'un prêtre qui a manqué à ses vœux, gravement, en prenant les armes et en faisant une tentative de suicide, et qui provoque l'amour fou d'une jeune femme de la noblesse qui a fait un mariage indigne d'elle. Cela va être bien pire l'année suivante quand il donne *une Vieille Maîtresse*, encore bien plus effroyable en 1865 avec *un Prêtre Marié*, l'histoire de Sombrevail, un défrôqué. Ne parlons pas de 1874 où *les Diaboliques* manquent de l'envoyer en prison : on lui fait un procès pour livre obscène à cause du *Rideau Cramoisi*, l'histoire d'un jeune homme en garnison à Valognes





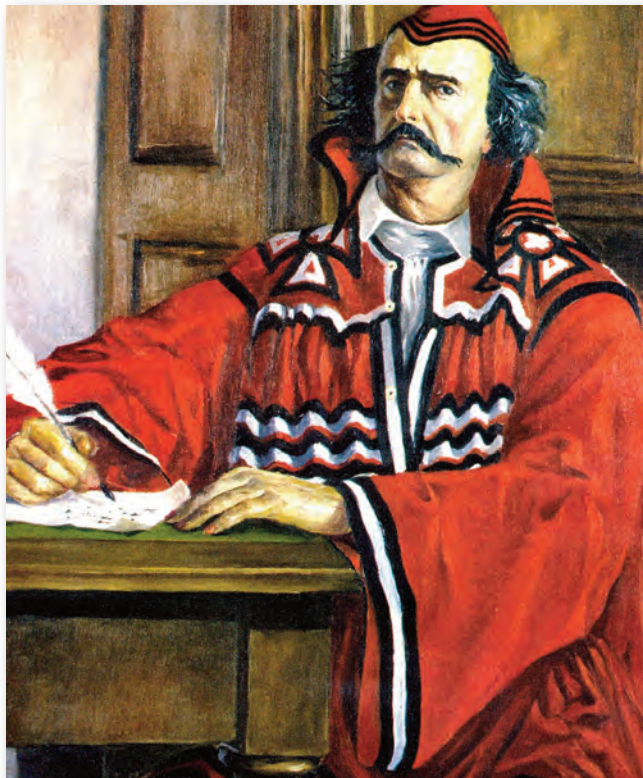
qui noue une intrigue avec la fille de ses hôtes. Tout l'intérêt de l'histoire est qu'entre la chambre du garçon et celle de la fille, il y a la chambre des parents ; pour aller de l'une dans l'autre, il faut nécessairement passer devant le lit des parents. Cela peut entraîner certains problèmes, d'autant plus qu'un soir, la jeune fille, qui l'avait rejoint dans sa chambre, et qui est cardiaque, lui meurt dans les bras, c'est extrêmement ennuyeux. Il est obligé de reporter le cadavre dans le lit sans faire de bruit. Cette nouvelle est profondément scabreuse, mais que dire du *Bonheur dans le Crime ? Le Bonheur dans le Crime*, c'est l'histoire d'un couple qui vit à la face du monde dans le bonheur le plus visible et l'amour le plus fou, alors qu'ils se sont mis d'accord tous les deux pour assassiner l'épouse légitime qui constituait une entrave à leur bonheur.

Bien entendu, Barbey condamne l'attitude de ses héros, mais on a l'impression qu'il les condamne du bout des lèvres. Prenons-en pour preuve *une Histoire sans Nom* (1883), où Lathénie de Ferjol a été violée dans son sommeil, par un capucin. Sa mère ne sait pas ce qu'il lui est arrivé : sa fille est somnambule. La pauvre fille tombe enceinte ; elle n'y trouve pas d'explication. Elle se suicide. Cependant, la mère, cherchant à comprendre, finit par trouver l'homme qui a déshonoré sa fille, elle va le poursuivre d'une haine effroyable jusqu'au tombeau. Elle va même rouvrir la tombe du capucin pour pouvoir lui cracher sa haine au visage. Et l'histoire finit ainsi : **"Pauvre femme. Elle mourra dans l'impénitence finale de sentiments trop absolus pour la vie. Et, en effet, elle mourut à quelque temps de là, dans cette impénitence sublime, que le monde peut admirer, mais nous, non"**. Et il est évident que Barbey ment. Barbey admire profondément Madame de Ferjol. Cette vengeance qu'elle poursuit jusqu'au tombeau, jusqu'à sa propre perte, il trouve cela magnifique. Que Barbey admire cette attitude, on en aura la preuve à travers *l'Ensorcelée* : quant au milieu du roman, Jéhoël de la Croix-Jugan est rentré dans le droit chemin, Barbey est tellement ennuyé qu'il l'assassine, parce que, réellement, cela ne lui convient pas.

On imagine le scandale que peuvent provoquer ces romans. A côté de cela, il y a dans le style de Barbey quelque chose d'étonnant. Il y a ses portraits. Le portrait de l'Abbé de la Croix-Jugan est très outrancier mais sublime : **"Seul de tous ces prêtres sublimes, il n'avait pas changé de costume, les vêpres finies. Il avait gardé son manteau et son austère capuchon. Et il s'en venait silencieux parmi ceux qui chantaient avec cette majesté presque profane tant elle était hautaine, qui se déployait dans son corps impérieux. Il avait un livre dans sa main gauche, tombant négligemment vers la terre. Dieu du ciel, avait-il la conscience de son horreur ? Seulement, s'il l'avait cette conscience, ce n'était pas pour lui, c'était pour les autres. Lui, sous ce**

**masque de cicatrices, il gardait une âme dans laquelle, comme dans cette face labourée, on ne pouvait marquer une blessure de plus. Jeanne eut peur. Elle l'a avoué depuis, en voyant la terrible tête encadrée dans ce capuchon noir. Ou plutôt non, elle n'eut pas peur. Elle eut un frisson avec un espèce de vertige et un étonnement cruel qui lui fit mal. Elle eut une sensation sans nom produite par ce visage qui était aussi une chose sans nom"**. Et plus loin, Barbey dira qu'"elle se demandait ce que cet homme pouvait avoir dans l'âme pour porter de pareilles cicatrices avec un pareil orgueil".

Les personnages de Barbey sont des personnages orgueilleux. Et s'ils vont au-delà du mal, c'est que Barbey les y pousse. Mais il les pousse au-delà du mal en leur laissant la certitude de leur propre châtement. Ce sera d'ailleurs là l'une des raisons pour lesquelles la presse catholique se déchaînera contre Barbey. En le voyant pousser ses personnages à une damnation dont ils sont conscients. Barbey dira qu'*a contrario*, en peignant des personnages pécheurs, il fait l'apologie de l'Église. La plupart des hommes d'Église à son époque ne seront pas du tout d'accord. De temps à autre, Barbey essaiera de donner dans la piété forcée. Mais il faut bien reconnaître qu'il n'est pas convainquant du tout. Il avait envisagé d'écrire un recueil qui faisait pendant aux *Diaboliques* et qui se serait appelé *les Célestes*. Il ne l'a pas écrit, ce qui est vraisemblablement une bonne chose pour Barbey. De temps en temps, il réussit à peindre un personnage qui pourraient être des Célestes. C'est le cas d'Aimée de Spens dans *le Chevalier des Touches*, qui, exceptée la scène





où elle se déshabille devant sa fenêtre pour cacher que le chevalier des Touches est dans sa chambre, n'a pas grand intérêt. Pas plus que n'a d'intérêt Calixte Sombreval dans *un Prêtre Marié*. Ni Lasthénie de Ferjol, si on excepte qu'elle souffre tout de même d'une maladie mentale assez rare. Barbey, dans le côté "Céleste", n'est pas convainquant, le moins du monde. Et d'une certaine façon, on comprend qu'il provoque le scandale parmi les gens de son parti.

En outre, il le provoque aussi lorsqu'il les décrit. Parce qu'il n'est pas spécialement tendre dans ses portraits, par exemple, celui du baron de Fierdrap, où la plupart des habitants de Valognes ont reconnu d'ailleurs un voisin dont il avait à peine changé le nom – Barbey se donnait très peu la peine de changer le nom des gens qui l'entouraient – : **"Le baron de Fierdrap était passé en Angleterre, cette terre de l'excentricité. Et c'est là qu'il avait contracté, disait-on, ses manières d'être, qui le firent regarder sur ses vieux jours comme un original, par ceux qui l'avaient connu, ressemblant à tout le monde, dans sa jeunesse. Le fait est que, *"comme le chat du bonhomme Misère"*, autre dicton normand, il ne ressemblait plus à personne. Ayant perdu tout, ou à peu près, de sa fortune patrimoniale, il vivait comme il pouvait, de quelques bribes, et de la maigre pension qu'octroyait la Restauration aux pauvres Chevaliers de Saint Louis qui avaient suivi héroïquement la maison de Bourbon à l'étranger et partagé sa triste fortune. Il avait une santé de fer, que l'exercice et le grand air avait rendu à une solidité qui paraissait indestructible. Il habitait une petite maison aux écartés du bourg voisin de Saint-Sauveur-le-Vicomte, sans domestique qu'une vieille femme qui allait parfois balayer son logis, et où elle n'allait pas faire son lit, car il n'en avait pas"**. Et tout le portrait qui dure plusieurs pages est de la même eau. Comme celui de Mesdemoiselles de Touffedelys, comme celui de Monsieur de Percy et de sa sœur, une suite de caricatures, mais de caricatures géniales. Mais si géniales soient-elles, les gens qui se sont reconnus dans ces caricatures n'ont apprécié qu'à moitié.

Il y a aussi certaines formules de Barbey qu'on lui pardonne mal, comme lorsqu'il dit de la monarchie restaurée que **"jusque-là, on avait eu l'habitude de se faire tuer pour le roi, ce qui n'était rien, mais que, désormais, il faudrait avoir l'habitude de se briser le cœur pour lui"**.

Provocateur, insolent, en rupture avec son milieu et avec son monde, Barbey est tout cela. Personnage paradoxal, très mal accepté par son entourage, ce dont il souffrira.

## VII- Une œuvre normande.

Mal accepté par les catholiques et les royalistes, peut-on espérer qu'il soit mieux accepté

par les Normands ? En 1853-1854, Barbey décide de retourner en Normandie pour la première fois, après 15 ans d'absence, et d'y planter son œuvre, il n'y a pas d'autres termes. Il va fonder son œuvre dans le terroir. Et il expliquera : **"Plus nous irons, plus ce cancer de Paris qui ronge la personnalité de la France ira en s'agrandissant, plus ceux-là qui se tiendront sains et à l'écart dans l'autochtonie de leur Province garderont dans leur talent de personnalité et de caractère"**. La Normandie, pour Barbey, c'est **"la terre de mes premiers songes, de mes derniers rêves"**.

Toute son œuvre sera normande, et elle sera consciemment normande. Il est le père du régionalisme en ce sens qu'il est le premier à s'être vraiment risqué à écrire à propos de la Province. Balzac s'y est un peu risqué, mais, à l'époque, ce ne sont pas les romans provinciaux de Balzac qui font sa fortune ni sa célébrité. Barbey, en plantant ses romans en plein Cotentin, prend un risque considérable, déjà en son temps, et même bien après : il suffit d'ouvrir n'importe quel manuel pour constater la maigre place qui est faite à Barbey. Il est étiqueté **"régionaliste"**, et il est de notoriété que les écrivains régionalistes sont des écrivains **"mineurs"**. C'est du moins ce que prétendent les auteurs de manuels scolaires.

## VIII- Barbey, créateur de mythes.

Pourtant, Barbey va faire découvrir le Cotentin. On peut se demander, d'ailleurs, si le Cotentin qu'il nous fait découvrir est authentique. Comme Barbey se sera inventé une sorte de lignage, une famille, quand il aura accepté, à la mort de son grand-oncle Frédéric, d'être le chevalier d'Aurevilly, il va s'inventer une province qui n'est peut-être pas la vraie, qui n'est peut-être pas l'authentique. Son Cotentin n'a probablement jamais existé. Mais c'est cette terre sauvage, cette terre ensorcelée, battue de vent et de tempête, qu'il a immortalisée, qui lui survit. C'est elle que l'on recherche systématiquement – on peut défier qui que soit à l'heure actuelle de traverser la lande de Lessay par un soir de brouillard sans entendre sonner la messe de l'abbé de la Croix-Jugan. Il suffit d'ailleurs de lire le début de *l'Enfermée* pour comprendre comment Barbey a pu provoquer une telle impression sur ses lecteurs et continue à la provoquer : **"C'était cette double poésie de l'inculture du sol et de l'ignorance de ceux qu'il a hanté qu'on retrouvait encore il y a quelques années dans les sauvages et fameuses landes de Lessay. Ceux qui y sont passés alors pourraient l'attester. Placées entre La Haye-du-Puit et Coutances, ces déserts normands où vous ne rencontrez ni arbres, ni maisons, ni haies, ni traces d'hommes ou de bêtes que celles du passant ou du troupeau du matin dans la poussière, s'il faisait sec, ou dans l'argile détrempée du sentier, s'il avait plu, déployait**



une grandeur de solitude et de tristesse désolée qu'il n'était pas facile d'oublier. La lande, disait-on, avait sept lieues de tour. Ce qui est certain, c'est que pour la traverser en droite ligne, il fallait à un homme à cheval et bien monté plus d'un couple d'heures. Dans l'opinion de tout le pays, c'était un passage redoutable. Quand de Saint-Sauveur-le-Vicomte, cette bourgade, jolie comme un village d'Écosse, ou du littoral de la presqu'île, on avait affaire à Coutances, et que pour arriver plus vite on voulait prendre la traverse, car la route départementale et les voitures publiques n'étaient pas de ce côté, on s'associait à plusieurs pour passer les terribles landes, et c'était si bien en usage que l'on citait comme des téméraires dans les paroisses les hommes, en très petit nombre il est vrai, qui avaient passé seuls à Lessay, de nuit ou de jour. On parlait vaguement d'assassinats qui s'étaient commis à d'autres époques, mais ce n'était pas tout. Si l'on en croyait les récits des charretiers qui s'y attardaient, la lande de Lessay était le théâtre des plus singulières apparitions. Dans le langage du pays, *"il y revenait"*.

Et Barbey a créé tout un mythe de brouillard, de brume, d'eau, de nuit, de ténèbres, et cette cloche de l'abbaye de Blanchelande qui sonne seule, dans le désert, et qui sonne pour annoncer la messe fantôme de l'abbé de la Croix-Jugan. C'est un tour de force, il a fait de Lessay un véritable mythe. Il en fait autant d'ailleurs pour Barneville et Carteret dans une Vieille Maîtresse, il en fait autant pour Valognes dans le Chevalier des Touches. Même après les destructions de 1944 – il ne reste pas grand-chose de la Valognes de Barbey d'Aurevilly : elle a été détruite à 75 % –, il est impossible aujourd'hui de se promener dans Valognes sans y rencontrer le fantôme du chevalier des Touches, ou celui d'Aimée de Spens, ou celui des Touffedelys. C'est extraordinaire de parvenir à ce genre de résultat. Barbey dira : **"Le génie, chez aucun poète, n'est jamais assez vigoureux pour étouffer la race"**. Il le prouvera, en s'ancrant dans son terroir, et en peignant non seulement ses personnages de hobereaux qui ont fait sa célébrité, mais aussi ses personnages de paysans ou de bergers qui sont assez extraordinaires ; bien que, dans *l'Ensorcelée*, il y a maître Tainnebouy, l'herbager avec qui le narrateur, qui n'est autre que Barbey lui-même, se promène sur la lande, Maître Le Hardouey, le mari de Jeanne, et il y a les fameux bergers jeteurs de sorts qui sont le nœud du drame.

## IX- Une "rage de normandie".

Barbey rend témoignage non seulement à sa propre société qui le lui rend si mal, mais également à tout son peuple et à tout son terroir. Il aura une autre formule admirable : **"J'ai une rage de Normandie, comme on a une**



à Barbey d'A  
s  
En





rage de dents. Seulement, cette rage de Normandie ne me fait mal que quand j'en suis loin". Il dira, un autre jour : **"Nous devons être toujours, nous Normands, fils de Rollon dans nos œuvres"**. Si l'on regarde l'espèce de violence des œuvres de Barbey, cette outrance, que l'on a souvent crue romantique, on peut se demander si, bien loin d'être romantique, avec tout ce que le romantisme a pu avoir d'un peu dégénéré, elle n'est pas au contraire le déploiement, dans l'œuvre et dans un siècle trop petits pour eux, du vieux sang viking, du vieux sang de Rollon, comme le disait précisément Barbey.

Il dira encore : **"Moi, je suis Français et Normand. Appelez-moi Français, appelez-moi Normand, mais appelez-moi encore plus Normand que Français"**. C'est ce genre de mots qui ont fait condamner Barbey à un semi oubli.

### X- La leçon de Barbey d'Aurevilly.

Lorsqu'il meurt en 1889, le 23 avril, à Paris, il est pratiquement un homme oublié. Il faudra 50 ans pour qu'on commence à relire ses œuvres. Il avait dit, tout jeune homme : **"Ce que je veux, c'est la gloire"**. Si l'on regarde la vie de Barbey, la gloire, il ne l'a jamais obtenue, même après sa mort. Sa vie aura été une suite de déceptions, de tristesses. On trouve, dans un de ses poèmes, ces vers déchirants :

*"Si tu pleures jamais, que ce soit en silence,  
Si l'on te voit pleurer, essuie au moins tes  
larmes".*

C'est assez cornélien comme formule et cela résume assez bien ce qu'a été la fin de la vie de Barbey : une vie solitaire, une vie triste, gâchée sur le plan professionnel, sur le plan politique où ses propres amis l'ont totalement abandonné, sur le plan sentimental où il n'a pas épousé son grand amour, Madame de Bouglon. Gâchée à tous points de vue, gâchée encore dans cette mort solitaire, en plein Paris, lui qui tenait tellement à rentrer en Normandie.

Pourtant, lorsque Barbey s'éteint, il laisse une grande leçon : il laisse la preuve qu'on peut écrire une grande œuvre en étant en rupture, en révolte ouverte contre un siècle qui ne la mérite pas, il prouve également qu'on peut écrire une grande œuvre en l'enracinant. Il y a une leçon qu'il faut assimiler avant tout chez Barbey : **"Quand ils disent de partout que les nationalités décampent, plantons-nous hardiment sur le seuil du pays d'où nous sommes, et n'en bougeons plus"**. Eh bien, cette leçon, même si à la mort de Barbey en 1889 elle semble avoir été comprise, elle est solidement enracinée en Normandie. La preuve, c'est qu'en 1889, Jean de La Varende a déjà 2 ans.

Jean Mabire







# Marquemont

## ou la prise de conscience de Jean Mabire

Le 27 septembre 2015 se tenait notre Assemblée Générale ordinaire. Le lieu qui avait été choisi, non sans peine pour notre ami Erik, le fut pour sa proximité immédiate avec une église qui marqua pour toujours la vie de Jean Mabire.

C'est donc à Nucourt, petite commune du Vexin français, dans la salle polyvalente près de la mairie, que nous nous sommes retrouvés. Certes nous étions moins nombreux que les années passées mais cette réunion d'amis fut pour le moins réussie. Outre la réunion qui nous permettait de faire un point de situation de nos activités, nous avons eu la chance de pouvoir écouter trois amis de Jean Mabire : **Francis Bergeron, Philippe Randa et Pierre Vial**. Chacun à leur manière, sans langue de bois, ils évoquèrent un épisode de la vie de Jean Mabire.

Puis, nous avons fait mouvement à 14 km de là, vers **Marquemont**, où nous nous sommes retrouvés devant l'église, perchée sur le bord d'une petite colline. Nous avons décidé de commémorer un événement qui marqua la vie de Jean : **le solstice d'été de 1948**. Une église dont les fondations remontent au XI<sup>e</sup> siècle et qui est aujourd'hui partiellement restaurée. En effet, à l'époque de ce solstice l'église était en ruine, les murs de la nef et du cœur montaient vers le ciel mais ils n'étaient pas recouverts d'un toit. La voûte en arc d'ogive était remplacée par la voûte céleste.

C'est devant la porte que nous avons fait une petite cérémonie d'évocation de cette date fondatrice pour Jean et pour beaucoup d'autres d'ailleurs, et c'est devant la porte que nous attendait notre ami **Robert Blanc**, accompagné de sa charmante épouse Béatrice, l'un des rares témoins de ce mythique solstice de Marquemont. Tous les participants de cette journée furent honorés de sa présence et mesurèrent aisément à quel point il tenait à être avec nous.

Les drapeaux des provinces de ceux qui constituaient les rangs de la centaine de participants de 1948 furent portés pour l'occasion. Quatre torches furent allumées pour rappeler le geste de la traditionnelle cérémonie de solstice, rejoignant une autre torche déjà fichée dans le sol. Le tout formant un cône symbolisant le bûcher de solstice. Le cercle s'est formé. Et l'espace de quelques minutes nous étions en communion avec nos aînés, avec ceux de 1948...

En voici l'évocation tel que lu ce 27 septembre.



Jean Mabire à Marquemont en 1998

Chers amis,  
Cela fait plusieurs années que nous nous faisons la promesse qu'un jour il allait bien falloir commémorer ce très fameux solstice d'été de Marquemont de 1948. Ça y est, nous y sommes. Nous honorons notre promesse et par-là nous honorons tous ceux qui furent présents ici-même il y a plus de 67 ans maintenant.

À commencer par notre ami ici présent, qui nous fait l'immense honneur de s'être joint à nous pour cette occasion, et il faut bien le dire, il y tenait fermement : Robert Blanc...

Alors, certains pourraient nous dire pourquoi ce solstice d'été de 1948 ? Qu'a-t-il de si particulier ? Il y a bien d'autres solstices qui depuis ont sûrement marqué les esprits ?

Eh bien, ce solstice d'été du 19 juin 1948, est le premier de l'immédiat après-guerre.

Et j'ajouterais, les témoins sont formels, qu'il a été le déclencheur de tout, ou tout au moins de beaucoup de choses... soyons raisonnables...

Il faut commencer tout naturellement en évoquant la genèse de la Communauté de Jeunesse.

Pour cela permettez que je partage avec vous un passage des entretiens réalisés quelque temps avant la disparition de Jean Mabire.



Il raconte cet épisode.

“Tout démarre lors de la fête d’anniversaire organisée chez moi pour mes vingt ans le 8 février 1947. Une cinquantaine de camarades de l’école avait gentiment répondu à l’invitation. Mais parmi tous les arrivants, quelle ne fut pas ma surprise de voir s’avancer vers moi une silhouette que j’avais perdue de vue depuis plusieurs années. Sortant tout juste de prison, **Raymond Lotthé** ressurgissait à l’occasion de mon anniversaire. Il faut dire qu’entre anciens des mouvements de jeunesse, nous avions toujours gardé de sérieux contacts. Nous retrouvions des copains au hasard des rencontres et nous en perdions d’autres de la même façon.

(...) Sous son impulsion, se crée donc **La Communauté de Jeunesse**, organisation totalement informelle et non déclarée. Contrairement à une légende tenace, elle ne va pas rassembler que des anciens de mouvements de jeunesse de l’occupation. Nous ne demandions jamais aux uns et aux autres d’où ils venaient. C’est une chose qui ne se faisait pas.

La réunion de fondation a lieu dans le sous-sol d’une brasserie située près du métro Trinité. Une quarantaine de personnes s’y retrouve. Nous avons tous une vingtaine d’années et venant de milieux différents. Prenant la parole, Lotthé annonce la création de quatre équipes dont il désigne aussitôt les responsables.

La Communauté de Jeunesse va vivre du printemps 1947, à l’année 1949-1950. Elle va rassembler tout d’abord uniquement des garçons, puis des filles, arrivées peu à peu dans certaines activités. Il s’agissait d’un mouvement non politique, j’insiste bien là-dessus. Métapolitique si l’on veut. Culturel et sportif. C’est la raison pour laquelle je me suis si bien entendu avec **Les Oiseaux Migrateurs** lors de leur création en 1992. La Communauté de Jeunesse, c’était exactement l’esprit Oiseaux Migrateurs, l’esprit Wandervogel, que je n’avais plus trouvé depuis 1950. Il y a eu un trou fantastique dans cet état d’esprit. La Communauté regroupe donc environ une trentaine de garçons. Mais, elle fera rapidement tache d’huile.

Nous avions pour principe de créer des associations satellites où l’on retrouverait les mêmes personnes mais inscrites sous des patronymes différents, ceci pour des raisons de sécurité. Nous étions quand même en 1947 ! Existait donc, La Communauté de Jeunesse, qui était le chapeau, puis l’**A.S.S.** (l’Association Sportive Solstice). Cette association sportive, ayant pour but une formation sportive intégrale, dans l’esprit Coubertin, entraînait à la course, au saut en longueur et en hauteur, au lancer de poids, tout cela dans le cadre du Stade Français, Porte de St Cloud.

Les épreuves se déroulaient le dimanche matin. Nous avions également des activités camp, du samedi au dimanche soir, où nous passions la nuit à la fraîche, après avoir fait un feu de camp. Une autre association s’appelait **M.A.I.**, association culturelle de traditions et danses populaires. Nous possédions une chorale, et un cercle d’étude. J’avoue n’avoir jamais été partisan de ce cercle, occasion de bavardage, et de coupage de cheveux en quatre. Ce cercle se nommait **La Chevalerie d’Etude Alexis Carrel**. Pour finir, ses protagonistes se sont tous engueulés, et ont été une des origines de la fin de la Communauté.

L’organisation possédait donc des groupes, qu’elle contrôlait, et en laït d’autres qui n’étaient pas directement issus d’elle. Un exemple. La Communauté contrôlait la chorale. Mais, à la chorale, tous les participants n’appartenaient pas à la Communauté. Il y avait par exemple une dizaine de garçons et de filles qui venaient des Métiers d’Arts, et que j’avais amenés avec moi. Ils trouvaient très sympa de chanter avec d’autres jeunes et ne soupçonnaient pas qu’ils faisaient partie d’un mouvement. C’est une formule qui a très bien marché. Nous n’avons eu aucun problème durant les quelques années où tout cela a duré, justement par discrétion et par le fait que nous ne parlions jamais d’une activité à une autre. La Communauté possédait un noyau dur d’une trentaine de personnes, s’inscrivant dans la ligne Wandervogel mais sans jamais employer le mot. Existait aussi un petit canard qui s’appelait **Flamme**, titre aujourd’hui repris par Europe Jeunesse. Nous avions dû faire trois ou quatre numéros.”

Deux autres événements donneront une impulsion nouvelle à cette toute jeune Communauté de Jeunesse, car ils surviennent dès le printemps 1948, c’est tout d’abord la rencontre avec les **Scouts Bleimor**, puis un voyage en Flandre qui permet de sceller une amitié durable avec des filles et des garçons des Mouvements de Jeunesse Flamands, toujours très dynamiques après-guerre.

Jean Mabire nous le raconte :

“Pendant l’année 1948, nos activités continuent. Un jour, avec mon ami **Christian Mandon**, très porté sur les danses traditionnelles, nous apercevons une affiche dans Paris portant la signature des scouts Bleimor. Très intrigués, nous décidons de leur rendre visite, et découvrons un groupe scout très particulier, entièrement d’esprit breton. Nous assistons même à une soirée fantastique. Nous prenons alors contact avec le chef de la troupe scout, **Pierre Géraud-Kéraod**, à qui nous dévoilons l’exis-



# FLAMME

N° 2  
1<sup>er</sup> Juillet 1948

ORGANE DE COMBAT DE LA COMMUNAUTÉ DE JEUNESSE





tence de notre mouvement de jeunesse et notre envie de travailler ensemble.

Nous avions déjà de solides amitiés en Flandre. Grâce à Lotthé, qui était flamand d'origine, nous avons, vers le printemps 1948, pris le train pour aller à Bruxelles lier connaissance avec des jeunes de différents groupes Flamands. Le Mouvement Flamand d'après-guerre continuait sa marche en avant. C'était extraordinaire. Nous avons fait irruption dans une salle bourrée de jeunes qui nous ressemblaient comme des frères. Sur la scène, un gars jouait de l'accordéon et entonnait des chants Flamands. Les personnes présentes ne connaissaient pas ces chants mais se mettaient tout de même à répéter ce qu'on leur apprenait. Nous trouvions cela inouï. Derrière nous, se tenaient un garçon et une fille. C'était **Fred Rossaert** et sa future femme **Mariejke**. Tous ceux qui se sont trouvés avec nous en Flandre ce jour-là, ont été conquis pour la vie".

Puis il revient sur les Scouts Bleimor :

"Il s'agissait un peu de la même chose. Ils connaissaient une manière d'être, un style, qui n'était pas politique mais une manière de vivre bretonne en plein XXe siècle. Nous décidons alors de les inviter au fameux solstice de Marquemont. Celui de l'été 1948, où tout va commencer.

Au moins un dimanche sur deux, La Communauté de Jeunesse partait camper. Au cours d'une de nos ballades, nous avons découvert un jour un village abandonné et son église dévastée. Toute la nef avait perdu son toit et était envahie par les herbes folles. Ce village était situé dans le Vexin, aux confins de la Normandie et de la Picardie dans le Nord du département de l'Oise. Nous avons trouvé cet endroit formidable pour y organiser un solstice d'été. Il s'agissait d'une de mes idées, et en vérité, peu y croyait. J'écrivis à l'évêque avec l'inconscience de la jeunesse, sans parler de solstice



Jean Mabire devant le beffroi de Gand avec Mandon et Delbecque (à droite) vers 1948 ou 49

mais de fête de la Saint-Jean. Sa réponse fut non seulement positive, mais il nous offrait en prime sa bénédiction !"

Nous voilà donc ce fameux 19 juin 1948, ici-même, où plus précisément au cœur de cette église dévastée dont on pouvait voir le ciel étoilé.

Jean décrit la scène :

"Nous avons préparé une veillée comme je n'en avais jamais vu de ma vie, et comme je n'en verrais jamais plus. Existaient deux ou trois marches pour atteindre le cœur de l'église. C'est l'endroit que nous avons choisi pour installer le grand brasier, avec sa roue solaire et ses quatre petits feux d'éclairages destinés à éclairer les jeux et les danses. Au pied du brasier, deux jeunes gens armés d'épées de fantaisie, l'une une épée droite, l'autre flammée comme les épées de Lansquenets. Derrière eux, se tenait un gars portant le drapeau de l'Europe, en principe blanc avec une croix verte et un autre camarade harnaché d'un tambour de Lansquenet que nous avons réussi à sauver après mille péripéties. Ce tambour de Lansquenet revenait de loin.

Nous avions hérité en prime d'un prêtre Flamand, lui aussi indésirable chez lui. Nous



Jean Mabire au Solstice de 1994 à Fiquieflour



avons pensé que le lendemain, il pourrait célébrer la messe pour ceux qui le désireraient. Une anecdote à ce propos. La veille du solstice, alors que nous préparions le bûcher avec mon ami Christian Mandon et trois copains, le prêtre arrive et commence à nous donner des conseils sur la manière de monter le bûcher du solstice, Christian lui dit très gentiment : « mon père, vos sageries ce sera pour demain matin ». Il a alors fallu récupérer le curé par le bas de la soutane pour l'empêcher de partir !

Tous ceux qui ont assisté à ces feux de solstice de Marquemont, en ont gardé une impression extraordinaire. Il est rentré véritablement dans une sorte de mythologie. J'en avais fait un dessin avec les quatre personnages autour du feu, mais après l'avoir prêté, on ne me l'a jamais rendu. La nuit venant, nous avons allumé les quatre feux. Les Bretons dansaient...

On peut dire que nous avons vu là le solstice comme on ne le fera plus jamais."

Les entretiens d'où sont extraits ces passages n'étant pas encore parus, les lecteurs de Maït' Jean auraient pu se faire une idée de cet épisode fondamental de sa vie en étant attentif à la lecture de son « *La Varende entre nous* ». Il y fait référence et décrit autrement la scène :

"Ce soir-là, une centaine de jeunes gens, garçons et filles, célébraient la fête du solstice d'été : la Saint-Jean, disait un moine prémontré qui se trouvait avec nous et devait célébrer la messe, le lendemain matin, devant les cendres du bûcher dressé en l'honneur de la nuit la plus courte de l'année.

Nous avons réussi à nous installer à l'intérieur d'une église en ruines. C'était à Marquemont, dans le Vexin français, mais dont la paroisse dépendait, au Moyen-Âge, de l'archevêché de Rouen. Nul lieu ne m'a paru plus sacré que cette église, datant en partie du XI<sup>e</sup> siècle, et dans laquelle paganisme et christianisme se rencontraient pour quelques heures afin de célébrer la Nature et le Créateur.

Il y avait là des Bretons du groupe scout Bleimor (Loup de mer), des Flamands se réclamant des XVII<sup>e</sup> Provinces des Pays-Bas et des

Français appartenant à ce que nous nommions, sans autre référence, la Communauté de Jeunesse, et qui trouvait là un des grands moments de sa double démarche sportive et culturelle."

Tous les témoins s'accordent sur un point, ce solstice a été un événement marquant, fédérateur, le point de départ d'une espérance revenue qui éteignait tout d'un coup les participants, fraîchement sortis des épreuves de la guerre, du front et pour certains de périodes d'emprisonnement dans des camps de prisonniers ou à Fresnes. Rien n'était perdu. Tout pouvait renaître. Les feux de joie de ce 19 juin 1948 réchauffaient les cœurs, réveillaient les âmes et allumaient des flambeaux qui allaient se répandre à travers les pays.

Ainsi, c'est à ce solstice de Marquemont que Jean Mabire prit une décision majeure, décision qui orienta le restant de sa vie.

Il le raconte dans son « *La Varende entre nous* », livre dont le titre pourrait nous induire en erreur mais qui – en fait – est riche d'informations sur la propre vie de Jean :

"À entendre les chants et à admirer les danses des Flamands comme des Bretons, je ressentis le terrible manque de ce que l'écrivain Saint-Loup devait nommer « **une patrie charnelle** ».

Brusquement, sur cette terre du Vexin, j'avais la certitude que rien ne pouvait s'entreprendre qui ne fut placé sous le double signe d'une terre et d'un peuple. Pour moi, désormais, ce ne pouvait être que la Normandie et rien d'autre."

Puis un peu plus loin :

"À la lueur de ces flammes dansantes qui se reflétaient en ombres et lumières violentes sur les murs de pierres directement ouverts sur les étoiles, je pris une décision qui devait certes, modifier ma vie. J'allais rompre bien des attaches, abandonner Paris et me lancer dans une aventure que je parais naïvement de beau-coup d'héroïsme : « **éveiller** » la jeunesse de Normandie et l'inciter à assumer le destin d'un



Fred et Marijke Rossaert, Jean et Jeannine Mabire en Flandre





groupe humain que je privilégiais désormais entre tous.

C'était là une sorte de « **réarmement moral** ». Le terme était à la mode. Nous étions en pleine période de la Reconstruction. À ces foyers renaissants sur le sol meurtri, il fallait ce que j'ose nommer « **un supplément d'âme** ». Pour moi, ce ne pouvait être que « l'esprit viking ».

Cet esprit fondateur de ce que je commençais à nommer, la nation normande, il fallait mieux le connaître et bien le défendre. Comment ? Je ne le savais pas trop ce soir-là, où seule comptait la décision de trouver une place pour les Normands entre les Flamands et les Bretons, sur ces rivages d'une mer que j'élevais au rang de grand mythe cosmique. N'avait-elle pas été le creuset marin des peuples celto-germaniques ? »

Un tournant de la vie de Jean. Une révélation pour beaucoup.

Robert Blanc m'écrira cette impression : « **j'y ai acquis la certitude qu'un avenir était maintenant devenu possible et que la lutte était ouverte à tous** ».

Chaque participant, marqué à tout jamais de ce moment sacré qu'il vécut ici se retrouva porteur d'un flambeau, dépositaire d'un devoir de transmission et de réveil de ses concitoyens. Chacun dans une direction, chacun avec ses mots et ses qualités propres répandit le feu sacré dans le pays.

Un exemple parmi d'autres. Les dirigeants des Scouts Bleimor, **Pierre Géraud-Kéroad** et sa femme **Lizig**, je le rappelle présents à Mar-

quemont, prirent les rênes d'un autre mouvement de scoutisme qui venait de timidement voir le jour : les scouts d'Europe, et en assurèrent le développement et en firent ce qu'il est aujourd'hui, l'un des plus grands mouvements de scoutisme en France.

Quand Jean, Tristan et d'autres camarades créèrent Europe-Jeunesse en 1973, ils s'inspirèrent forcément de cette Communauté de Jeunesse et même ils prirent pour le journal d'EJ le nom qu'ils avaient choisi pour leur journal éphémère : *Flamme*. Et ce *Flamme* continu de paraître, œuvrant au réveil des jeunes que des familles attentives confient aux bons soins pédagogiques et identitaires d'Europe-Jeunesse.

Depuis ce solstice d'été de 1948, de très nombreux feux de solstices se sont allumés à travers la France et certains pays proches. Je suis convaincu qu'ils ne cesseront jamais de s'allumer, de se répandre. Et même s'ils sont modestes, ils seront allumés. Et si les temps à venir devaient être sombres pour notre famille, nos bûchers n'ont pas nécessairement besoin d'être gigantesques, comme cette petite flamme formée de torches, l'important c'est la flamme et l'esprit qui souffle autour d'elle.

Cette flamme représente notre fidélité à travers un chant unitaire dont nous devons la version française que nous connaissons tous à Philippe Martin, lui aussi présent à Marquemont. Chantons *les Oies Sauvages* pour tous ceux qui nous ont précédés, tous ces porteurs de flambeaux connus ou inconnus sans distinction.

Fabrice Lesade



# Jean Mabire, 10 ans déjà 2006-2016

A l'occasion de la commémoration des 10 ans de la disparition de notre ami Jean Mabire, nous avons décidé de donner la parole à certains de ses lecteurs, anonymes, mais qui ont toutefois accepté de partager leur témoignage par le biais de la page Facebook « Fans de Jean Mabire ». Nous publions tel quel leur témoignage, celui de leur rencontre avec les livres de Jean Mabire ou avec l'auteur lui-même.

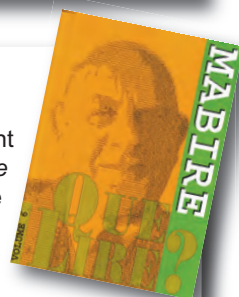


## Vladimir

En bon païen, Maït'Jean n'était pas l'homme d'un seul livre. En témoignent ses merveilleux portraits d'écrivains qui, regroupés sous le titre *"Que lire ?"*, offrent des horizons littéraires aux hommes libres — le livre restant le **"dernier refuge de l'homme libre"** (André Suarès) que Jean Mabire s'efforçait d'éveiller en chacun de nous.

Il savait, de la même façon, retrancher de l'humanité vulgaire les écrivains qu'il évoquait. Toujours avec amitié, bienveillance, compréhension... De gauche, de droite, catholiques, athées ou même... païens ! L'essentiel était ailleurs. Sous la plume de Mabire, ils étaient d'abord des auteurs, porteurs d'un univers, d'une mémoire et d'un imaginaire ne demandant qu'à être (re)découverts...

S'il fut un homme engagé, notre ami normand ne l'était pas à la façon des dévots, censeurs et missionnaires du conformisme... L'écriture, parfois, est sacerdoce. Signe qui ne trompe pas : Jean Mabire écrivait encore *"Que lire ?"*, quelques jours avant son dernier voyage vers le Nord. Comme pour inciter ses lecteurs à le suivre ; sur le navire de nos rêves invincibles...



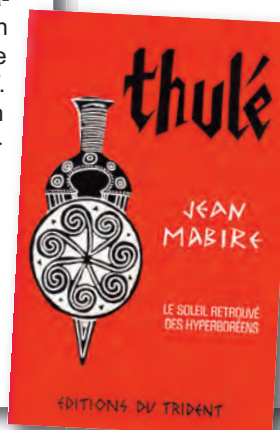
## Fred

Bizarrement, j'ai connu Jean Mabire tout à fait par hasard au fil de mes lectures, en escaladant un à un les livres que j'ai engrangé. Je pense que cet écrivain pourrait résumer ma quête à lui seul. Une quête qui pourtant, au départ démarrait dans le flou dans ma pré-adolescence. Je suis de ceux qui accumulent les synchronicités comme on accumule des cailloux sur un cairn. Jean Mabire est pour moi comme ce cairn, la somme de ce qui au final deviendra un repère et qui peut à la fois devenir un repaire tant nos destructeurs peuvent s'acharner sur nos idéaux pourtant légitimes. J'ai pu lire son *Thulé*, le soleil retrouvé des hyperboréens avec beaucoup d'attention, étant donné les informations qui vont à rebours de tout ce qu'on nous raconte ou qu'on ne nous raconte pas dans les écoles de la *"République"*. Le jour où j'ai commencé la lecture de son livre, j'ai comme ouvert la Boîte de Pandore. Une Vérité m'a été révélée, et pourtant je subodorais cette vérité *"très au fond"* de moi comme si on lui interdisait de sortir de ces limbes. Depuis, je me suis mis en tête d'apprendre l'islandais et d'approfondir mes recherches au pied de notre arbre pour essaimer nos idées à qui de droit.

## Vincent

**"Il sort le sabre du fourreau, très lentement ; et l'acier bleu scintille d'un éclat lourd, puis il entoure cette lame d'un bandeau blanc qui laisse libre cinq à six pouces d'acier..."**. Tout Jean Mabire est dans cette "accroche" de son livre *Les samouraï*. C'est à la fois très documenté, voire franchement érudit (il se trouve que je suis

japonisant) et servi par un style impeccable. Il arrive à tenir le lecteur dans un bel état d'attente et de tensions. Comme souvent c'est tragique, mais cela n'empêche pas la malice et l'humour. Comme toujours beaucoup d'humanité et une fine connaissance des hommes, de leurs grandeurs et de leurs limites.







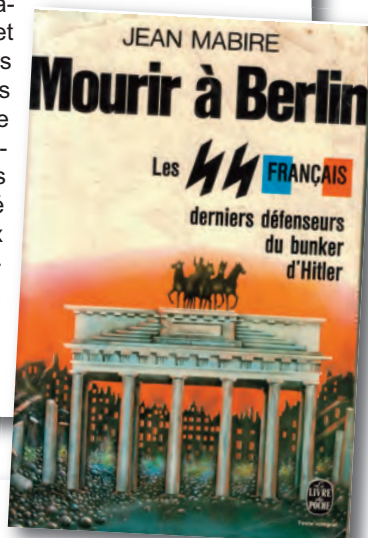
## Alexandre

L'œuvre de Maït'Jean ne peut se réduire à un livre mais puisqu'il faut l'en retenir qu'un alors ce sera pour moi *Viking, cahier de la jeunesse des pays normands*. Écrit entre 1949 et 1957 Maït'Jean a su rallier à sa cause de nombreuses personnes pour éditer une revue de qualité qui aborde des sujets qui sont toujours d'actualité. Profondément normand, l'écrivain qu'est Maït'Jean se dévoile tout au long de ses "Forstavn". Encore aujourd'hui la génération dont je fais partie (celle qui n'a jamais connu Jean car trop jeune ou non issue d'une famille enracinée) puise ses forces et ses idées (pour les solstices et autres célébrations) dans les nombreux articles qui allient érudition et vulgarisation des thèmes. De plus comment ne pas aborder les illustrations qui embellissent la revue. Faut-il rappeler qu'à l'époque il n'existait pas d'ordinateur, Photoshop ou autres logiciels. Alors l'écrivain redevenait illustrateur pour le plaisir des lecteurs.



## Laurent

C'était il y a bien trente ans maintenant avec la lecture de la trilogie des Waffen français. Il s'agissait de celle parue aux Editions Fayard avec un superbe dessin en couverture du moins pour l'époque. Je l'ai toujours d'ailleurs précieusement gardée parmi tant d'autres. Ces livres ont été pour moi une vraie découverte sur l'histoire de nos compatriotes passés comme on dit maintenant du côté sombre. Enorme, des milliers de résistants sur le front de l'Est face à l'ogre bolchévique ! Jean racontait ces faits guerriers avec beaucoup de détails, d'anecdotes et de portraits pittoresques et attachants. Je ressentais aussi beaucoup de rigueur chronologique et historique tout le long de ces pages. Je lisais passionnément les quelques joies, les multiples aventures et aussi le plus souvent les souffrances rencontrées par ces combattants. Il faut souligner que Jean Mabire respectait les guerriers de tout bord et ne distillait aucune haine envers les différents belligérants. La lecture de ces trois ouvrages puis de tant d'autres de Maït'Jean ont beaucoup contribué à ma formation de jeune nationaliste aux cheveux courts et aux idées un peu courtes aussi ! Ce fut le début de mon ouverture d'esprit sur pleins de sujets et de réflexions. Nos chemins se croiseront parfois lors de signatures en librairie ou fête militante puis plus vraiment au sein des Oiseaux Migrateurs il y a déjà près de vingt ans...



## Virgile

Une relation inattendue m'unit à Maït'Jean. Il m'a privé de déjeuner pendant une semaine ! Terminant mes années collège, j'étais, comme chaque midi, dans ma bonne cité lilloise pour tuer le temps avant la reprise des cours à 14 heures. Passionné par l'Histoire et particulièrement par celle de la Seconde Guerre mondiale, le futur étudiant que j'étais dans cette discipline éprouvait néanmoins un curieux malaise. L'aventure tragique, au sens grec du terme, de l'Allemagne hitlérienne m'intriguait. Elle figurait pourtant l'ennemi mortel de la France... Je déambulais ainsi dans les rues lilloises et longuais chaque jour nonchalamment la vitrine d'un bouquiniste et posais par hasard le regard sur la couverture d'un livre dont le sous-titre faisait se suivre deux mots dont l'antinomie me semblait la plus aboutie : *La Brigade Frankreich. La tragique aventure des SS Français*... L'argent de poche qui me permettait de déjeuner la semaine est bientôt englouti dans l'achat de l'ouvrage. A défaut de dévorer mon sandwich, l'ouvrage de Jean Mabire satisfait mon appétit et fut le premier d'une longue série de lectures. J'eus la chance de passer un week-end aux Pays-Bas en compagnie de Maït'Jean et de camarades Français et Wallons. Une vaisselle effectuée conjointement me permit de lui révéler l'anecdote. Ce qui le fit rire. Je n'oublierai jamais ces moments de lecture et je n'ai jamais autant aimé faire la vaisselle qu'à ses côtés...



### Stéphane

J'ai commencé à lire les livres de Jean Mabire, je devais avoir une vingtaine d'années. Mon premier livre a été *Les Panzers de la Garde Noire*, à cette époque je m'engageais dans les Troupes de Marine (Troupes Coloniales) et devais rejoindre la Meute des soldats, j'y ai côtoyé bon nombre de camarades avec qui nous échangeions à propos des livres de Maït' Jean. Ses récits étaient pour nous une source d'inspiration mais surtout de motivation dans les moments physiquement difficiles. Nous nous remémorions les aventures de ces soldats partis à l'Est, héros anonymes d'une époque honteuse pour la France. Pourtant des parias étaient notre moteur et nous aimions penser à eux. Merci Monsieur Mabire de nous avoir motivés tout en honorant la mémoire de ces maudits. Plus tard je devais découvrir d'autres facettes des écrits de Jean Mabire, ce qui m'orienta vers le paganisme, cette partie de la culture européenne étouffée par deux millénaires de monothéisme intransigeant, je découvrais aussi les "aventures" de ce Baron que l'on a dit fou, la quête de Thulé, les combats de ces jeunes appelés en Algérie ou l'honneur de ces hommes en noir. Depuis maintenant 25 ans les lectures sont bercées, entre autre, par ce monsieur Normand. Je ne sais pas où il est ni avec qui il boit mais j'espère qu'il a rejoint tous les héros de ces livres parce que je sais que EUX aussi sauront lui rendre hommage et lui diront merci comme moi aussi je lui dis merci.

Au revoir Monsieur Jean.



### Virginie

Beaucoup de gens ont souvenir de ce qu'ils ont fait le 11 septembre 2001... En ce qui me concerne, je me souviens précisément de ce que je faisais le 29 mars 2006. Alors que j'accompagnais des amis norvégiens pour la visite du

château de Falaise, le téléphone sonna et on m'annonça une nouvelle que je redoutais tant. C'est un monde qui s'est écroulé.

Alors que je préparais une manifestation normande, j'ai eu la chance de rencontrer Jean Mabire au château de Caen alors qu'il venait pour visiter une exposition sur les Vikings. Nous avons beaucoup échangé et au fil du temps, une amitié s'est créée et j'ai eu l'honneur de pouvoir lui rendre visite à plusieurs reprises chez Katherine et lui, accéder à ses archives, surtout à celles du dernier étage, sur les Vikings alors que je travaillais sur les millénaires normands. Il m'a permis de nourrir ma curiosité. A 20 ans, c'était une aventure fantastique que de l'entendre parler. Il avait toujours une anecdote sur un auteur, toujours une histoire à raconter sur sa vie avec beaucoup d'humour mais il y a une chose que je retiens et qui m'apparaît rare et précieuse, c'est son extraordinaire foi en la jeunesse. Si je ne devais retenir qu'un seul livre, je choisirais les Cahiers Vikings parce qu'ils sont à mes yeux l'incarnation des rêves de la jeunesse normande et reflètent leur ambition qui n'a jamais failli. On sait qu'ils ont été une grande source d'inspiration pour bon nombre d'entre nous, jeunes ou moins jeunes. Merci de tout cœur Maït' Jean, merci l'Eveilleur.



### Miguel

Plusieurs livres de Jean Mabire ont participé à mon éducation. Il y a toujours eu une part charnelle dans son écriture qui faisait vibrer la fibre des origines normandes. Il y eut ses *Vikings* de 1992 en écho aux *Vikings* d'un Boyer ne comprenant rien à l'âme nordique et rêvant le viking redoutable commerçant. Mais surtout, c'est en convalescence d'un grave accident qui m'avait laissé pour mort 12 minutes et le cerveau emplit d'images que je ne savais interpréter que m'est apparu *Thulé* ! Cette quête prométhéenne a conduit mon éclairage païen. Le livre mêle les voyages initiatiques de Pythéas le massaliote vers Hyperborée tel qu'il est possible de les lire et les réalités vécues par Maït' Jean empruntant le même chemin. Ce retour vers la lumière illumine la courte, dramatique mais essentielle, épopée de la société Thulé. Cette organisation mettait en valeur les racines germaniques du peuple Allemand, dans la continuité de Guido Von List, tandis que les ténèbres, portées par les Rosa Luxembourg et autres Karl Liebknecht, ensevelissaient l'Allemagne. C'est donc au son des hauts tambours des Corps Francs victorieux que se termine ce livre où les acteurs principaux des épopées du siècle sont déjà posés. Depuis cette lecture, comme me l'a écrit Jean Mabire en dédicace, je veille auprès de "ces feux dans la nuit en attendant le retour du soleil".







## Christian

C'est en achetant la revue *Historia* (les hors-série N° 20-21-32-39-40) que j'ai découvert Jean Mabire. Et puis, au fil du temps et des lectures, j'ai rencontré l'homme et l'écrivain par l'intermédiaire de Georges Bernage, en allant à la rencontre d'un mouvement de jeunesse en Allemagne qui se nommait : "*Viking Jugend*". Les amis de l'époque et moi-même étions revenus émerveillés par cette expérience unique. Une tentative de renouveau proche de l'esprit de Wandervogel renaissait de ses cendres... Un avenir se dessinait plein de rêves et d'espoir...

Quelques années plus tard, j'ai eu la chance de rencontrer quelques héros de la grande épopée du XX<sup>e</sup> siècle. Jean Mabire avait longuement interviewé d'anciens combattants au restaurant la "*Farigoule*" à Nice qui était tenu alors par un ex lieutenant de la "*Grande Armée*" comme ils aimaient à se nommer... Je ne tardais pas à prendre conscience que ces hommes décrits dans leur épopée héroïque avaient un visage, une parole et une fidélité digne de ce que j'avais pu lire dans la fameuse trilogie de Jean Mabire. Puis, les aléas du temps m'ont permis de le revoir à nouveau aux fameux "*B.B.R.*" la grande fête patriote du Front National historique, lors de ses séances de dédicaces... et au rassemblement des Oiseaux Migrateurs en Normandie en compagnie de Dominique Venner au passage du millénaire. Plus tard encore avec les scouts d'Europe Jeunesse en compagnie de Pierre Vial pour le trentième anniversaire du mouvement... ayant eu la chance de pouvoir l'immortaliser en photo quelques mois avant sa disparition avec son vieux complice...

Dire quel livre était le meilleur, je ne serais pas le dire ! Mais en revanche, pour nous tous, plus encore qu'un éveilleur de peuple, il a toujours été à l'écoute et à la rencontre de l'autre, encourageant tous les projets. Plusieurs fois, anonyme parmi les anonymes je lui téléphonais pour lui demander l'autorisation d'emprunter un texte afin de le faire découvrir aux camarades. Alors, de sa voix lourde et chaleureuse, il m'encourageait vivement en me disant que ses écrits servaient à cela et qu'ils ne devaient pas rester lettres mortes... Le premier livre que je lus fût tendu du bras fort de mon frère aîné qui, avec autorité et conviction, me dit sur l'instant : "*Lis !*", c'était *Les Waffen SS* d'un certain Henri Landemer...

## Ernest

« Être rebelle, ce n'est pas collectionner des livres impies », nous mettait en garde Dominique Venner. Pourtant, comme pour beaucoup, c'est ainsi que pour moi la grande Aventure a débuté... Avec le recul, ma première rencontre littéraire avec l'œuvre de Jean Mabire s'avère assez improbable. Elle remonte à l'année de ma troisième, lorsque je dénichais sur les rayonnages du centre de documentation de mon collège un exemplaire des *Jeunes fauves du Führer*. Pour un gamin de la génération Mitterrand, cette "génération expérimentation" à qui l'on avait matraqué en boucle jusqu'à l'overdose *Shoah*, *De Nuremberg de Nuremberg*... Cette découverte des combats acharnés et héroïques, complètement occultés, d'une jeunesse à peine plus âgée que moi fut un véritable choc. Un contrepoison qui me permit de comprendre brutalement à quel point l'histoire est écrite pas les vainqueurs. J'étais très loin d'imaginer l'importance de cette lecture de jeunesse dont je ne devais jamais vraiment guérir, et qui serait suivie de bien d'autres découvertes tout aussi bouleversantes, des folles aventures du *Baron Ungern* aux récits épiques des *Dieux Maudits*, du pèlerinage intérieur vers la *Mythique Thulé* à la célébration du *Solstice au cœur de la nuit*. Si aujourd'hui, 25 ans plus tard, dans une époque d'une noirceur et d'une laideur absolue, je garde malgré tout ancrée dans le cœur la certitude du retour du soleil et du printemps, c'est en grande partie à l'œuvre d'Eveilleur de Mait' Jean que je le dois. Merci Camarade.

Ernest de Salomon du *Bréviaire d'un Insoumis*



## Lionel

Le baron Ungern, de son vrai nom Roman Fiodorovitch von Ungern-Sternberg, est issu de la noblesse des pays baltes. Il est officier dans l'armée tsariste, prend part aux combats de la Première guerre mondiale, puis dirige des batailles contre les rouges. Il est exécuté par ces derniers après avoir tenté de créer un empire dans l'est de la Sibérie.

Hugo Pratt ayant consulté l'ouvrage de Jean Mabire sur Ungern, fait entrer ce "*baron fou*" dans la bande dessinée de son personnage Corto Maltese en Sibérie. Jean Mabire ayant lu le livre de Pratt, cette rencontre au sein de cases graphiques entre l'aventurier Corto et le baron anti-communiste débouchera sur celle bien réelle entre les deux auteurs : Hugo Pratt, l'universaliste, et Jean Mabire, le chantre de la défense de l'identité.

Lionel Baland





### Olivier

Plus qu'un livre c'est une vision du monde que je préfère chez Jean Mabire, une sensibilité païenne, poétique tournée vers le Nord, la plus longue mémoire européenne de l'ultima Thulé. Dans cette perspective *Thulé ou le soleil retrouvé des Hyperboréens* est un livre clé mais si je devais n'en retenir qu'un, ce serait indubitablement *Les Dieux maudits* sur la mythologie nordique en raison de sa valeur profonde, essentielle, verticale et positive. Jean Mabire à l'aube de sa vie reconnaissait d'ailleurs lui-même qu'il s'était trop attardé à cultiver un certain romantisme de la défaite à travers ses romans historiques. Même si ces livres ont une valeur indéniable en raison de leur souffle épique, ils restent entachés de ce vice caché du goût du dernier carré quand il faut se penser comme premier carré, tourné vers la conquête, la volonté de Puissance et la victoire, faute de quoi on sombre vite dans la décadence et c'est bien malheureusement ce à quoi nous assistons de nos jours chez le vulgum pecus. *Les Dieux maudits* échappe à ce défaut et est à mes yeux le meilleur livre de Jean Mabire car le recours aux mythes permet au bon Européen de se reconnecter aux énergies vitales enfouies en lui que sont les dieux Ases.

Olivier Meyer, écrivain, auteur du livre de contes de mythologie nordique *Skaldi* aux éditions du Lore (Jean Mabire figure dans la bibliographie de *Skaldi*).



## Journée culturelle – Invitation

Cher(e)s ami(e)s,  
Cela fera 10 ans cette année que Jean Mabire nous a quittés. Fidèles au devoir de mémoire et de transmission que nous nous sommes assigné, nous vous invitons à participer à la grande journée culturelle que nous organisons le samedi 28 mai.

Cette journée s'articulera autour d'un thème cher entre tous à Mait'Jean : les navigateurs vikings !

Le rendez-vous est fixé, à partir de 10 h 30, à la salle des fêtes de Saint- Hilaire-Petitville (juste avant l'entrée dans Carentan, en venant de Caen).

### Programme :

- |                       |  |
|-----------------------|--|
| A partir de 10 h 30 : | <b>accueil</b> des participants  |
| 11 h – 12 h :         | <b>conférence</b> sur les navires vikings  |
| 12 h 30 – 14 h :      | <b>repas</b> (tiré du sac)   |
| 14 heures :           | <b>promenade à bord du Dreknor</b> facultative, avec participation aux frais de 15 € (attention : nombre de places limité à 30, réservez tôt)  |
|                       | <b>ou</b>  |
|                       | <b>visite guidée du chantier de construction du Skuldelev V</b> (réplique d'un navire danois du XIe siècle)  |
| 17 heures :           | cérémonie d' <b>hommage à Jean Mabire</b>  |
| 18 heures :           | <b>apéritif</b> et <b>projection d'un diaporama</b> sur un périple d'inspiration « mabirienne » en Norvège conformément au souhait de nombreux amis, <b>repas normand</b> (facultatif - réservation obligatoire) |
| 19 heures :           |  |

### Réservations

Nom, prénom :

Adresse :

désire réserver \_\_\_\_\_ place(s) pour :

- ☐ la promenade à bord du Dreknor
- ☐ la visite guidée du chantier de construction du Skuldelev V
- ☐ le repas normand

À retourner avec le règlement à l'AAJM. 15, route de Breuilles – 17330 Bernay Saint Martin





# Jean Mabire, 10 ans déjà !...

## Rétrospectives des 8 marches à Jean Mabire depuis 2006

*Dans les pas de Jean Mabire « par pluies et montagnes... »*

La Hague - 2007



Entre Mortanais et Domfrontais - 2010



2011 (forçément...) :



Suisse normande - 2008

Baie de Seine - 2009



Pays de Caux - 2012



Pays d'Auge - 2013




Val de Saire - 2014



Bessin - 2015





A color photograph of Jean Mabire, an elderly man with a serious expression. He is wearing a brown tweed flat cap, a dark jacket with a cord collar, a white shirt, and a patterned tie. He is holding a pair of glasses in his right hand. The background is a blurred outdoor scene.

« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*

12e Haute Ecole Populaire – août 1997  
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire  
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin  
[contact@jean-mabire.com](mailto:contact@jean-mabire.com)  
<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland <sup>TM</sup> 2016  
[www.editions-heligoland.fr](http://www.editions-heligoland.fr)  
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)